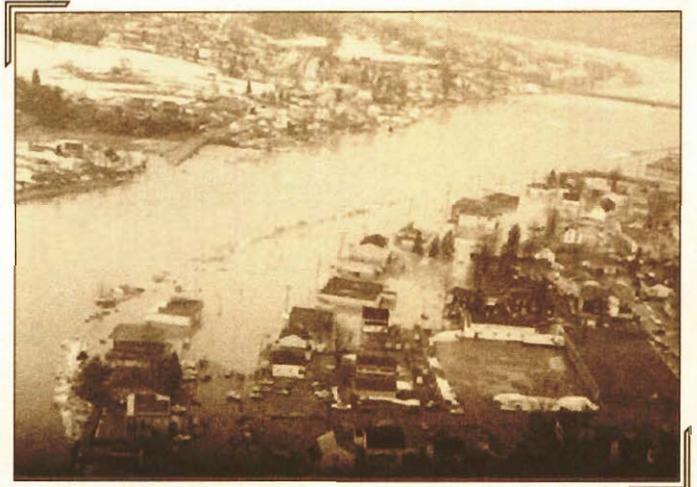


La débâcle de 1917 chez F.X. Thivierge, rue Principale.
(Corporation du Patrimoine de Beauceville)



Beauceville, le 21 décembre 1957... (Corporation du Patrimoine de Beauceville)



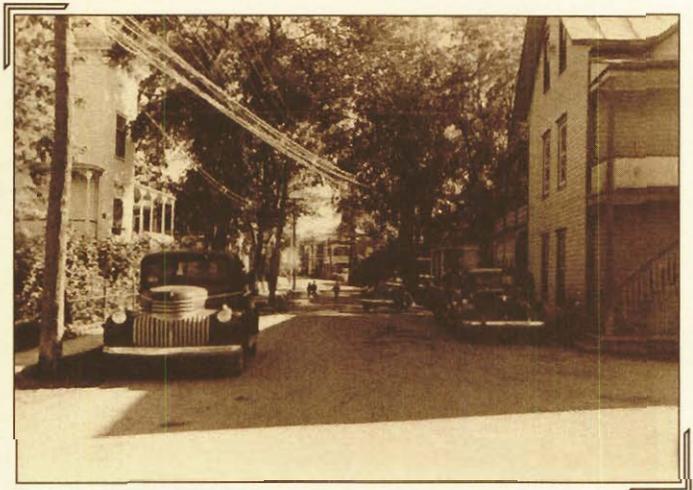
La tristement célèbre inondation à Beauceville en 1991...
(Ville de Beauceville)



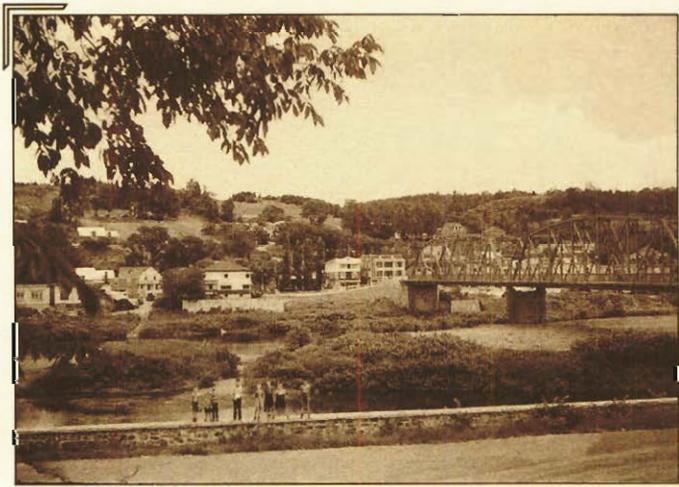
Les Chevaliers de Colomb de Beauceville, lors de la fondation en 1945.
(Louise Mathieu à Conrad)



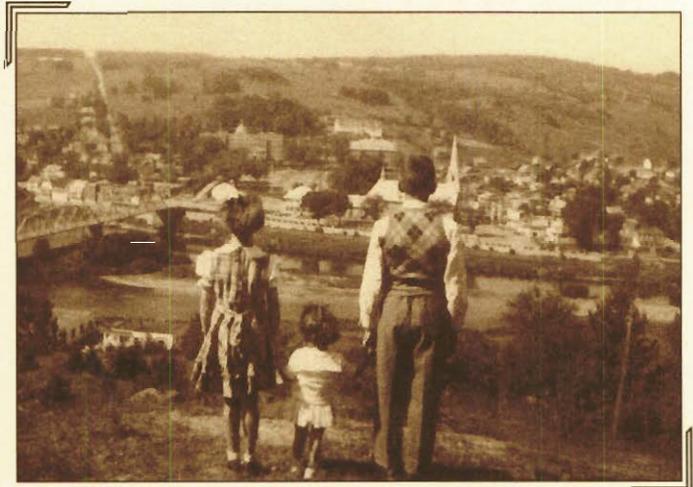
2^e avenue De Léry, la maison du notaire Charles Rioux, au site du bureau de poste actuel de l'Est. (Société du Patrimoine des Beaucerons)



2^e avenue De Léry, à gauche, la maison du juge Letellier.
(Dr Arsène Roy) (Société du Patrimoine des Beaucerons)



Beauceville au mois d'août 1959, face à l'Île-aux-raïsans et de l'Île Ronde.
(Abbé Léandre Lapointe)



On grandit avec Beauceville... fin de la décennie 1940. (Janine Rioux)



Riverside Lodge and Cabins, face à l'actuel Parc Industriel.
(Olivette Roy) (Abbé Léandre Lapointe)



Beauceville, terminus ferroviaire de 1886 à 1907. La gare fut démolie
en 1960. (Mme Valère Mathieu)



Les maires de Beauceville-Est et de Beauceville, MM. Jacques Renault,
Armand Berberi et leurs épouses.



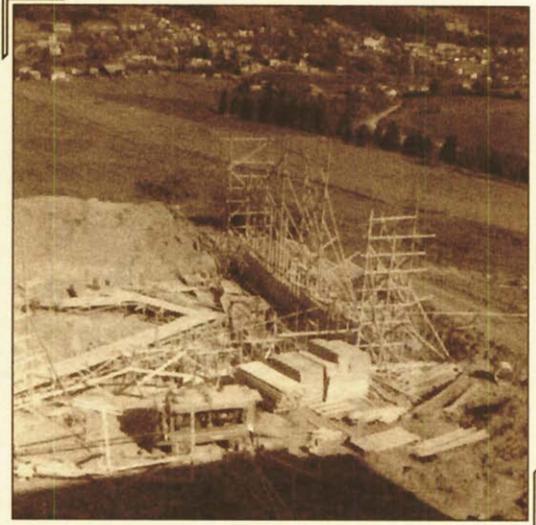
Vers 1955, Armand Boily et Laurent Fecteau, employés de la
Shawinigan Water and Power de la rue de la Station.
(Chantal Fecteau)



Cascades en avion... (Paul Poulin)



Mme Malvina Roy-Poulin, mère de l'année en 1959.
(Madeleine Poulin)



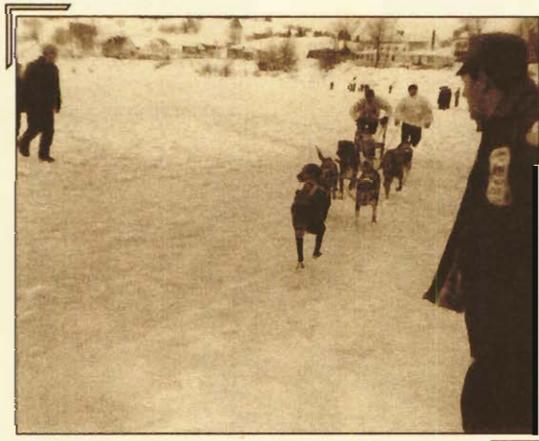
La construction de l'Hôpital Saint-Joseph en 1962.
(SS. de la Charité)



Denis Morin et le Bonhomme Carnaval de Beauceville
en 1960. (H. Marcel Veilleux)



Les intendants et les duchesses du Carnaval de Beauceville en 1960.
(Madeleine Poulin)



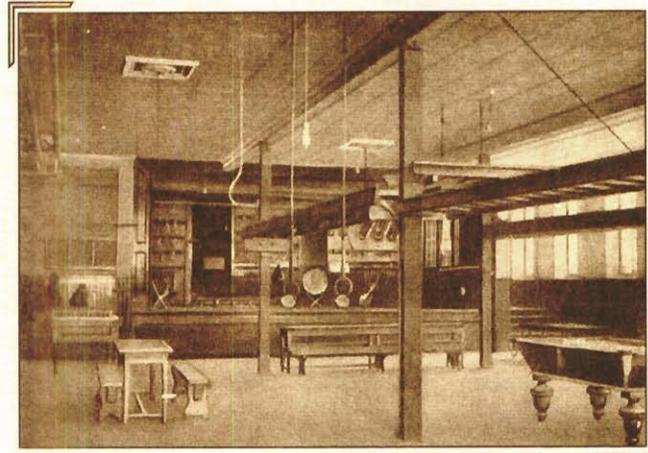
La populaire course de chiens (Dog Derby) du Carnaval de
Beauceville, en février 1962.
(Collection privée Clément Jolicoeur)



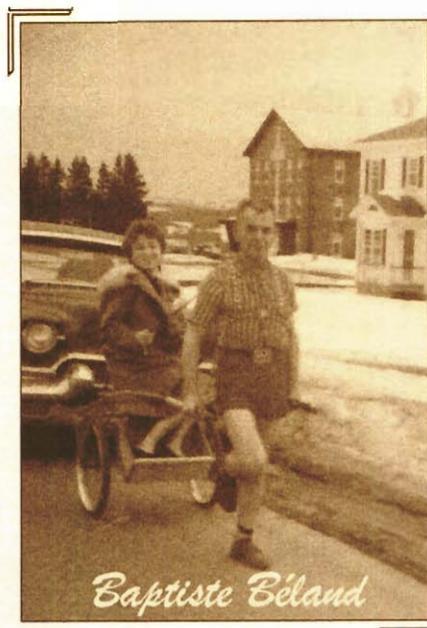
Fondés en 1969, les scouts et guides E.B.A. de Beauceville en 1973.
(Archives des Scouts et Guides)



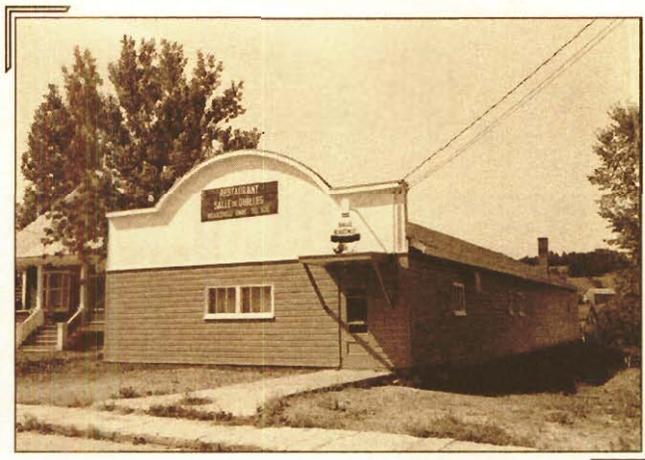
Le réputé Carrousel de la G.R.C. à Beauceville en 1982.
(Roger Longchamps)



Une salle de loisirs du Collège du Sacré-Cœur de Beauceville, démoli
en 1977. (Andrée Roy)



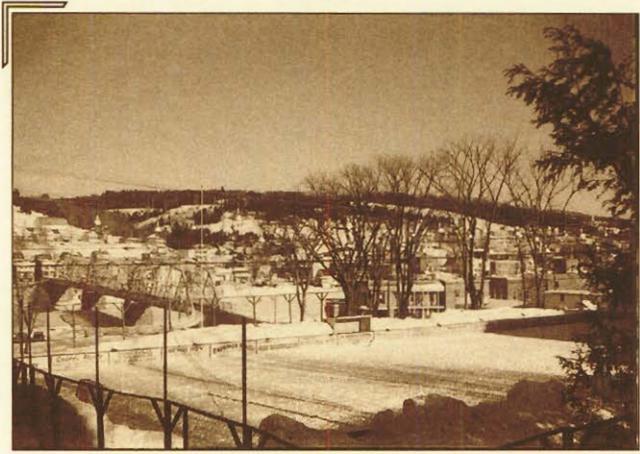
Baptiste Béland (1904-1996), l'homme-cheval,
à la fin des années 1950. (Noëlla Berberi)



La salle de quilles de Beauceville, 2^e avenue De Léry, dans la
décennie 1950. (Abbé Léandre Lapointe)



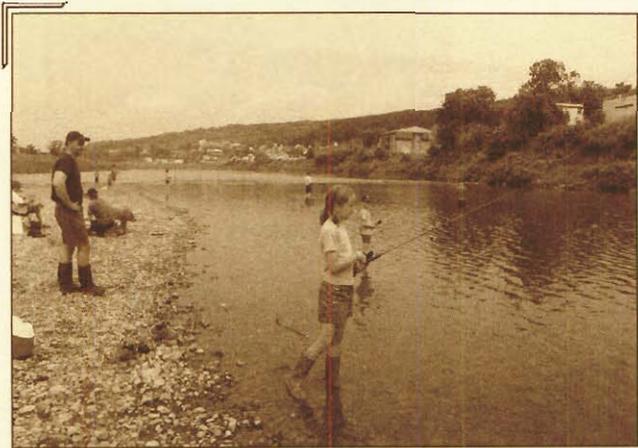
L'OTJ de 1943 à 1966, au Platin de la rivière du Moulin en 1961.
(Steve H. Poulin)



La patinoire du Collège du Sacré-Cœur, vers 1960.
(Abbé Léandre Lapointe)



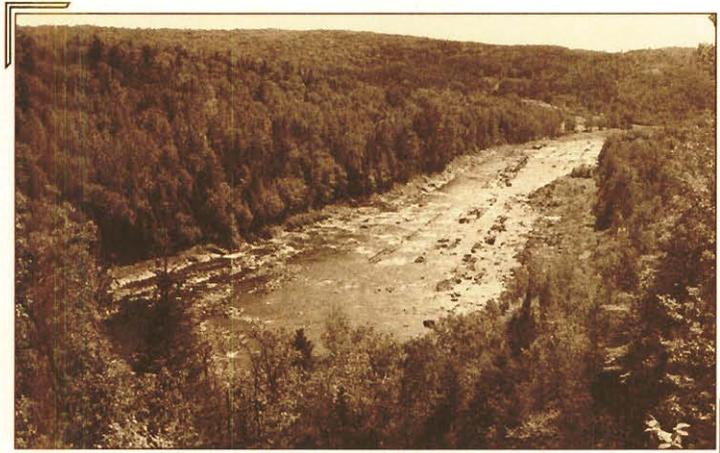
Les Pee-Wee du Marché Beauceville, édition 1961-1962, participants du célèbre Tournoi du Carnaval d'hiver de Québec. (Jacques Labbé)



La populaire Fête de la pêche 2003, dans la rivière Chaudière.
(Paul Morin)



Clin d'œil de 2002 du renommé Club de golf de Beauceville.
(Paul Morin)



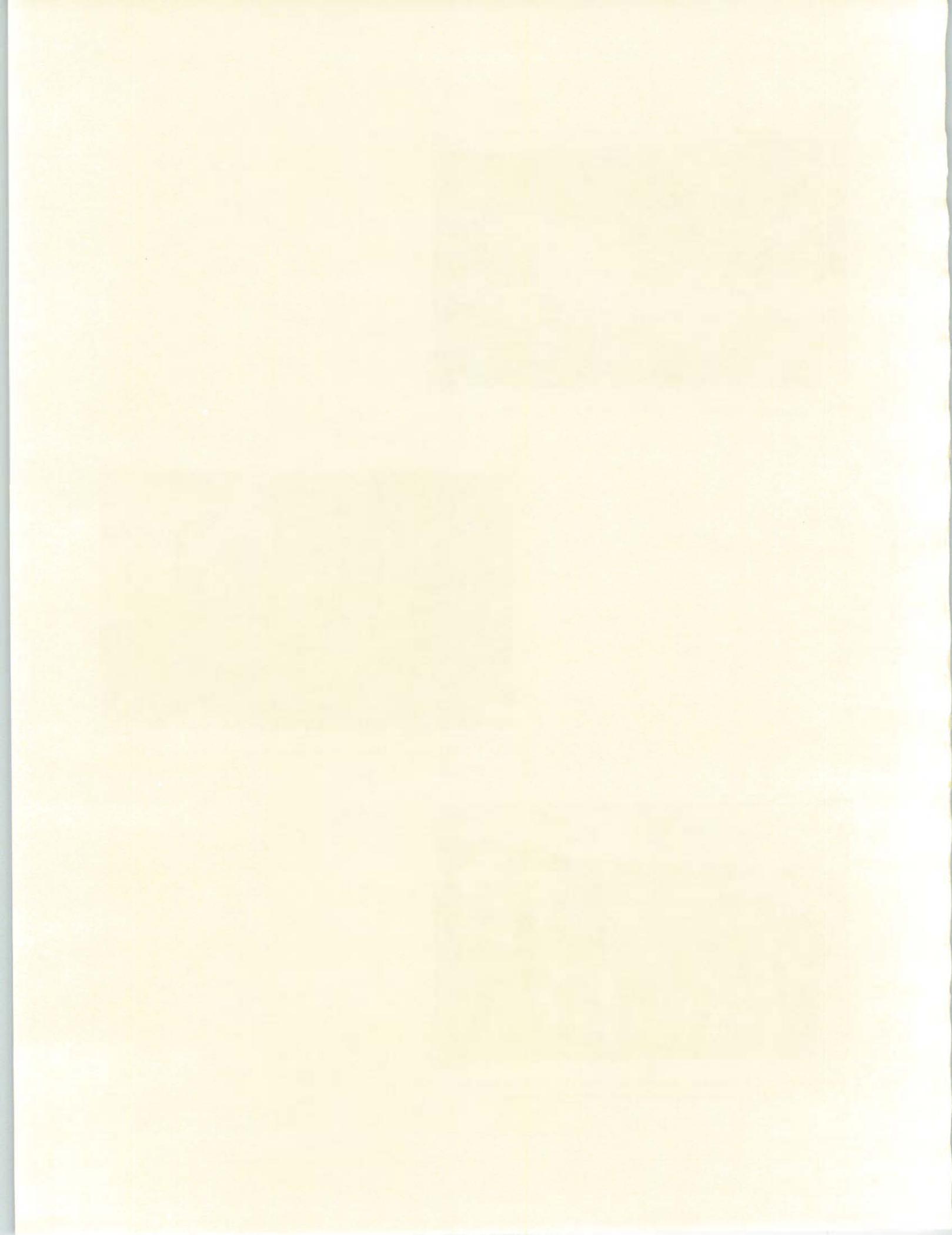
Les rochers dits esturgeons du Rapide du diable, en l'an 2000. (Paul Morin)



Les arts en plein air à l'ancien site minier du Rapide du diable. (Paul Morin)



Des responsables de l'heureuse initiative du Parc de l'Île Ronde de Beauceville, lors de l'ouverture officielle en 2000. (Ville de Beauceville)



L'ENRÔLEMENT

“ Le 8 novembre, au prône dans toutes les églises du diocèse, les curés lisent une lettre signée par M. le lieutenant-colonel Landry qui demande aux hommes de ne pas refuser l'enrôlement militaire. Après les messes, sur le parvis des églises et dans les salles publiques, on fait des assemblées patriotiques en vue d'inviter les hommes à entrer dans les forces armées. Pour inciter les jeunes gens à faire partie du contingent canadien, on leur dit que le salaire hebdomadaire est de 17,50 \$.”

Certains répondront affirmativement à cette invitation, dont MM. Omer Dancose et Albert Rancourt de Beauceville.

D'autres joindront les rangs, mais profiteront de la première occasion pour quitter illégalement l'armée. Voici la menace, qui planait sur ces derniers ou sur ceux qui cachaient des déserteurs, publiée dans L'Éclaireur en 1916 :

AUX DÉSERTEURS

“ Nous sommes autorisés à déclarer au nom de la milice fédérale que tous les déserteurs faisant partie du bataillon de la Beauce doivent se rapporter à l'Hôtel Lambert ou à Québec immédiatement s'ils ne veulent pas être punis. Mais s'ils retardent et s'ils sont pincés, ils seront punis avec toute la rigueur de la loi. Les personnes qui cachent dans leur maison des déserteurs ou sachant où ils sont, négligent de les dénoncer, sont passibles du pénitencier. Cette peine est applicable même une fois la guerre terminée. Dans quelques jours une escorte militaire sera à Beauceville pour fouiller les maisons et les recherches les plus minutieuses seront faites pour mettre la main au collet des déserteurs ”.

L'Hôtel Lambert (aussi appelé Beau-Rivage) appartenait à M. Gabriel Berberi. Madame Noëlla Berberi, fille de Gabriel Berberi, se souvient que son père avait loué tout le dernier étage de son hôtel à la police militaire. Cet établissement hôtelier était situé à l'endroit où se trouve aujourd'hui le garage M.R. Mathieu, sur le boulevard Renault, à Beauceville.



Hôtellerie de Beau-Rivage, Beauceville

1939-1945

Vingt-cinq ans plus tard, une deuxième guerre mondiale ravage l'Europe. Une fois de plus, le Canada doit prêter main-forte. L'idée de la conscription pour le service outre-mer ne reçoit pas le même accueil chez tous les Canadiens. En 1942, la province de Québec vote en majorité contre la conscription alors que les autres provinces se prononcent favorablement. La Beauce, quant à elle, a voté en très grande majorité **non** : 35 contre 1, soit 97 %. (Chiffres rapportés par un Éclaireur de l'époque).

Dès le début de la guerre, plusieurs jeunes gens ont quand même rejoint volontairement l'armée.

"Certains le font par devoir patriotique, d'autres y voient une façon de gagner de l'argent, d'apprendre un métier, de voyager et même d'épater leur blonde", écrit-on dans La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre '39 '45 publié chez Boréal Express en 1981.

Les deux auteures, Geneviève Auger et Raymonde Lamothe, continuent ainsi :

" Puis, lorsqu'en juin 1940 le gouvernement canadien vote la loi de mobilisation des ressources nationales, l'enrôlement des hommes célibataires de 19 à 45 ans devient obligatoire pour le service au pays et "volontaire" pour le service outre-mer. Un grand nombre d'entre eux ne veulent pas endosser l'uniforme militaire."

À Beauceville comme ailleurs, certains s'ingénieront à trouver toutes sortes de moyens pour échapper à l'armée. Divers témoins nous ont révélé quelques méthodes utilisées : se cacher dans le bois, vivre dans un petit réduit dissimulé par un faux mur à l'arrière de la maison, se camoufler dans un garde-robe muni d'une fausse cloison, s'exiler dans un petit camp au fond de la terre paternelle ou à la cabane à sucre.

D'autres "préparent" l'examen médical auquel ils seront soumis. La veille, ils prennent un coup ou ils se bourrent de pilules pour accélérer leur rythme cardiaque et être ainsi déclarés inaptés. Certains iront même jusqu'à s'automutiler pour être exemptés.

Bien entendu, il est strictement défendu de cacher un déserteur ou de l'aider à fuir ; une peine d'emprisonnement de 6 mois est le châtimeur pour ceux qui seraient trouvés coupables de ce geste. Quant aux déserteurs eux-mêmes, leur vie est misérable car ils vivent dans la peur d'être dénoncés, la terreur de la prison militaire, en plus de tous les inconvénients causés par leur mode de vie.

D'autres choisissent cependant des voies moins dangereuses : entrer en religion ou se marier. Le mois de juillet 1940 a battu tous les records de mariage, au Québec.

Le vendredi **12 juillet 1940**, on a annoncé que tous les hommes encore célibataires le 15 juillet allaient être mobilisés. C'est donc la course folle au mariage à travers le pays. Des files se forment aux portes des confessionnaux et les curés célèbrent des mariages en série. Il y eut à Beauceville **8 mariages en juillet 1940** alors que les années 1938 et 1939 en avaient recensé 6. Légère augmentation! Donc la course au mariage semble avoir été moins flagrante chez nous qu'ailleurs au pays. Cependant, les statistiques paroissiales des années 1941 et 1942 ont enregistré seulement 3 mariages pour les mois de juillet. Les bienfaits du mariage sont-ils devenus moins intéressants?

Les jeunes mariés n'attendent pas la fin de la guerre pour avoir des enfants. Le taux des naissances se met à augmenter régulièrement à partir de 1940 pour atteindre son point culminant en 1947. Certains hommes se montrent particulièrement prolifiques lorsqu'ils apprennent que les chefs de familles nombreuses sont exemptés.

Quant aux familles, la vie en temps de guerre n'était pas facile car le gouvernement fédéral avait institué un système de rationnement destiné à répartir le plus équitablement possible, entre les citoyens, les marchandises disponibles. Le rationnement s'appliquait aux denrées suivantes : le lait, le beurre, le sucre, la viande, le sel, le café, le thé.

“ Il fallait planifier et tirer le maximum de ce qu'on nous allouait, on avait des coupons pour nos rations et on n'avait pas droit à plus! Parfois aussi on faisait des échanges de coupons entre nous. PAS QUESTION DE GASPILLAGE! ”

Mesdames Alberte Fecteau et Gemma Caron, épouses de deux vétérans rencontrés, se souviennent de cette époque de leur vie où l'inquiétude et la tension s'ajoutaient quotidiennement aux privations dues à la guerre.

Les familles de Beauceville, comme bien des familles du Québec, ont fait leur effort de guerre.

Soyons-en fiers!

Souvenirs de guerre

Nous avons eu la chance de rencontrer quatre vétérans de la guerre 39-45. Quatre hommes de Beauceville, mais ayant appartenu à des régiments différents : MM. Charles Veilleux, Émile Mathieu, Benoît Turgeon et Léopold Caron.

Nous partageons avec vous le plaisir que nous avons eu à réaliser ces entrevues.

Monsieur Charles Veilleux

M. Veilleux s'est enrôlé de façon volontaire dans l'armée le 11 juin 1940, à l'âge de 20 ans. Il demeurait à ce moment à Saint-Alfred. Le goût de l'aventure le poussa à se présenter au centre de recrutement à Québec.

Une fois enrôlé, il fit un court séjour au camp “Cove Field” sur les Plaines d'Abraham avant d'être dirigé vers le régiment du Royal Canadian Engineer. Ce régiment de sapeurs (soldats du Génie) avait comme mission d'accompagner les troupes dans leurs déplacements, de construire ponts, routes ou aéroports. Ce régiment était au service autant de l'armée de terre que de l'armée de l'air.

Après un entraînement d'un an à Petawawa, en Ontario, M. Veilleux quitta le Canada pour l'Europe. De Halifax, il se rendit à Liverpool et de là, en Écosse. En juin 1942, son régiment travaillait à la construction d'un aéroport au moment où un malheureux accident de travail entraîna l'amputation d'un bras six jours plus tard. M. Veilleux se souvient : “J'étais dans un hôpital en Écosse au moment du raid de Dieppe, le 19 août 1942.”

Libéré de l'armée en décembre 1942, M. Veilleux retourna aux études en 1944 au collège Bart, à Québec. Après différentes expériences de travail, il fut nommé maître de poste en 1950, emploi qu'il occupa jusqu'en 1976.

M. Veilleux est depuis 1978 président de la succursale de Québec de l'association des Amputés de guerre. Depuis 2003, il est aussi un des directeurs de cette même association au niveau canadien.

M. Veilleux est un homme encore très actif, très déterminé et surtout très en forme. Il nous livre son secret : “Par la pensée positive, j'ai réussi à vaincre mon handicap et à mener une vie tout à fait normale.”

Il est la preuve vivante que la détermination est une clef importante du succès. Bravo!



M. Charles Veilleux, en 1951
(Charles Veilleux)

Monsieur Émile Mathieu

Monsieur Mathieu est né à Beauceville le 19 janvier 1920. Il vient d'une famille de cultivateurs, dont la terre familiale se situait à l'extrémité Nord de Beauceville, à l'Est de la rivière Chaudière. Étant le cadet d'une famille de neuf enfants, ses chances d'être exempté de la guerre étaient minces.

M. Mathieu nous parle de cette époque et nous partage quelques souvenirs :

“ En mars 1941, je me suis enrôlé ; j'avais alors 21 ans. J'étais ce qu'on appelait “un conscrit”, c'est-à-dire que j'avais reçu une lettre me disant de me présenter à Lac-Mégantic pour entrer dans les rangs du Régiment de la Chaudière. On savait où trouver les jeunes hommes de plus de 18 ans puisque, l'année précédente, il y avait eu un recensement dans toutes les familles. On nous avait dit que notre engagement n'était que pour quelques mois seulement, mais c'était, en réalité, pour la durée de la guerre.”

M. Mathieu nous dit ne pas s'être objecté du tout ; il s'est présenté bien docilement. L'âge et le goût de l'aventure faisaient qu'il ne pensait pas aux dangers qu'il pouvait courir.

“ J'ai été à l'entraînement pendant deux ans et quelques mois. Je suis allé à Valcartier, Lauzon et Fort Martinière (dans la région de Lévis). Quand j'ai été libéré de l'armée, j'étais avec le Régiment de Maisonneuve. Un examen médical avait fait en sorte que je n'étais plus apte à servir l'armée. Je pense que le médecin était de connivence avec ma famille.”

Aujourd'hui, M. Mathieu est membre de la Légion royale canadienne, où il rencontre encore quelques rares vétérans et des anciens membres du Régiment de la Chaudière. M. Mathieu aime sourire à la vie.

Notre entrevue a été entrecoupée d'anecdotes et de rires. Très agréable! Longue vie encore M. Mathieu!

Monsieur Benoît Turgeon

Monsieur Benoît Turgeon vient vivre à Beauceville à compter de 1933. Il est né à Saint-Benoît le 13 octobre 1921, mais a vécu son enfance à Saint-Victor. Son père est le notaire Louis-Philippe Turgeon.

Le 27 janvier 1941, Monsieur Turgeon fils, se porte volontaire en se présentant au centre de recrutement sur la rue Buade à Québec. Il se joint à l'Aviation Royale Canadienne. Monsieur Turgeon est prêt. On lui avait d'ailleurs dit : « Soyez prêts à servir sur tous les territoires de l'empire britannique de Sa Majesté où le soleil brille ».

Après un entraînement de base à Québec même, il se retrouve à Toronto puis à Saint-Thomas, près de Windsor en Ontario.

Lors de son examen médical, on découvre que Monsieur Turgeon est daltonien. Son rêve de devenir pilote s'effondre. Il ne pourra malheureusement pas faire partie du personnel navigant ; il est dès lors orienté vers une formation en mécanique d'aéronef. Il entreprend alors sa formation



M. Émile Mathieu en 1941, à droite
(Émile Mathieu)



M. Benoît Turgeon dans un appareil
de type Havard (Benoît Turgeon)

de mécanicien à Saint-Thomas où, on s'en doute, tout se passe en anglais. Les professeurs sont des Anglais d'Angleterre. Il reçoit une formation sur différents types d'appareils dont le Anson et le Harvard. Cette formation intensive dure 7 mois.

Le lieu d'affectation est le résultat du hasard, précise Monsieur Turgeon. Ainsi, pour déterminer qui irait outre-mer, on aligne les nouveaux mécaniciens et on fait avancer d'un pas chaque deuxième homme. De cette façon, on vient de choisir ceux qui iront en Europe aux côtés des combattants. Sur les 100 nouveaux mécaniciens, 50 resteront au Canada. Monsieur Turgeon demeurera sur sa terre natale.

Il est affecté à Saint-Hubert, près de Montréal. Avec son équipe de travail, Monsieur Turgeon veille à l'entretien des différents appareils utilisés pour l'entraînement des pilotes. Il y rencontre Fernand Rancourt qui s'illustrera durant la guerre en obtenant une Distinguished Flying Cross.

Puis en 1943, toute son équipe est mutée à North Battleford en Saskatchewan. Un train complet sera nécessaire pour déménager tout leur équipement. Jusqu'à la fin de la guerre, il demeurera affecté à cet emploi.

Quand la guerre prend fin, Monsieur Turgeon revient à Montréal pour y soigner une fracture. Il reçoit sa libération de l'aviation. Il est alors logé à la résidence des Timmins qui ne manque pas de luxe. On y retrouve une piscine, un terrain de tennis et une allée de quilles.

Enfin, Monsieur Turgeon est libéré à Lachine le 24 septembre 1945, fier d'avoir lui aussi fait son effort de guerre.

À travers l'entrevue que Monsieur Turgeon nous a généreusement accordée, il nous relate différentes anecdotes qui venaient agrémenter le quotidien. Il garde un excellent souvenir de son service dans l'aviation. Il y a appris l'anglais et il s'est fait de bons amis tant chez les anglophones que les francophones. Aujourd'hui, Monsieur Turgeon est un octogénaire alerte, branché, respirant la joie de vivre. À quatre-vingt-deux ans, il impressionne par sa mémoire et sa vivacité d'esprit. Un modèle pour nos jeunes.

Nous rendons hommage à cet homme de Beauceville qui a contribué, lui aussi, à construire un monde meilleur. Soyons fiers de ce Beaucevillois !



M. Benoît Turgeon, en 1941 à St-Thomas, à droite.
(Benoît Turgeon)

Monsieur Léopold Caron

Monsieur Caron est né le 23 avril 1919 à Beauceville.

En 1939, par la voix des journaux et de la radio, on demande à tous les jeunes hommes de 21 ans de se présenter et de s'inscrire auprès de l'armée. Il prend donc le train à Beauceville jusqu'à Québec et de Québec à Valcartier pour aller s'enregistrer et suivre l'entraînement obligatoire d'un mois. Il se souvient qu'à ce moment les militaires bénéficiaient des privilèges que les civils n'avaient pas. Ainsi, souvent dans les files d'attente, les militaires pouvaient être servis avant les civils.

Monsieur Caron revient à Beauceville en attendant de recevoir l'avis de se présenter au centre de recrutement le 17 août 1943 pour, cette fois, s'enrôler officiellement. Il subit son examen médical à Lauzon avant de se rendre à Petawawa en Ontario pour y suivre son entraînement de base au sein du Corps des Ingénieurs Royaux du Canada. Il nous apprend que son cours était en français même si l'anglais était utilisé pour les exercices élémentaires (drill) et les commandements. Jusqu'en décembre, il complète son entraînement de soldat avant d'être affecté à Borden en Ontario avec les « Bécets noirs » du corps de l'artillerie lourde.

Son service militaire le conduit à Debert en Nouvelle-Écosse où il accomplit un travail de débardeur au port de Pictou. Comme on manque de civils partout, il fera même la récolte de pommes dans la vallée d'Annapolis. Après un congé

de 28 jours, il se retrouve ensuite à Saint-John, Nouveau-Brunswick, comme préposé au chargement des munitions sur les navires. Il y travaille sur des quarts de 12 heures en alternance de jour et de nuit. La langue de travail est le français. À l'occasion, il est aussi appelé à faire de la garde avec des carabines, mais sans munition. Il fait aussi la promotion des « bons de la victoire ». L'armée a besoin de soldats, mais le gouvernement a besoin d'argent pour payer ces soldats.

Il se rappelle du jour où on a annoncé : « The war is over ». Avec les autres militaires, il devait maintenant préparer une grosse parade pour marquer la fin de la guerre, du moins en Europe. Il nous rappelle que les CWAC (le corps féminin) participaient aussi à cette parade et qu'elles étaient davantage disciplinées que les hommes.

Sa sœur Madeleine Caron, qui travaillait à Montréal à cette époque, a aussi fait son effort de guerre au sein des CWAC où elle a obtenu le grade de sergent. Monsieur Caron nous parle d'elle avec beaucoup d'affection et de fierté.

« La fille de Louis Saint-Laurent, Madeleine Saint-Laurent, était officier dans l'armée canadienne. Elle avait appris qu'une Beauceronne avait joint les rangs de l'armée et, comme les filles qui s'enrôlaient étaient plutôt rares, elle a voulu la rencontrer. Le fait que ma sœur soit Beauceronne l'avait évidemment attirée puisque sa mère, Mme Saint-Laurent, était Jeanne Renault! Elle aurait bien aimé que Madeleine, ma sœur, aille avec elle en Angleterre, mais ce n'était pas possible car elle venait d'être opérée ».

Puis, il se retrouve alors au corps de l'intendance. C'est dans cette nouvelle unité qu'il poursuivra son service à Goose Bay au Labrador où l'aviation y est très active. Rappelons que les Etats-Unis sont encore en guerre avec le Japon et Goose Bay sert de transit pour l'approvisionnement des bateaux et des avions américains. Encore là, son travail consiste à décharger les bateaux qui approvisionnent cette station isolée. Il nous précise que le voyage vers Goose Bay se fait en avion.



Caporal Madeleine Caron,
1943 (Léopold Caron)

Monsieur Caron nous raconte des anecdotes qui viennent rompre la monotonie de cette affectation comme cette cargaison de bière qu'ils attendaient mais où un piano fut livré à la place. Il travaille à cet endroit de mai à novembre 1945 avant de revenir à Saint-John.

Comme c'est la fin de la guerre en Asie aussi, il est bientôt rapatrié à Valcartier en attendant sa libération. L'armée libère d'abord ceux qui ont servi plus longtemps en allant vers ceux qui ont servi moins longtemps. Et comme Monsieur Caron s'est enrôlé en août 1943, il devra attendre jusqu'en mars 1946 pour obtenir sa libération. M. Caron nous apprend la technique utilisée par l'armée : 2 points par mois de service actif. Donc, il était assez facile de prévoir quand son tour viendrait : il avait accumulé 40 points et les premiers libérés en avaient peut-être 150.

En attendant, les militaires suivent différents cours pour se tenir occupés. On organise aussi des soirées de danse où des filles, sous la responsabilité du YWCA, venaient agir comme compagnes auprès de ces militaires masculins. On présentait des films. Ils avaient des permissions pour aller à Québec.

On a même tenté de faire reprendre l'entraînement de base à ces soldats d'expérience... mais ils ont fait la grève. Et ils ont gagné leur point.

Monsieur Caron garde un excellent souvenir de cette période de sa vie : « On prenait la vie du bon côté », précise-t-il. Encore aujourd'hui, Monsieur Caron respire la joie de vivre et l'optimisme.



M. Léopold Caron en 1940
(Léopold Caron)

Soyons fiers de ce Beucevillois qui a aussi contribué à l'effort de guerre.

HOMMAGE À MONSIEUR LAURENT FECTEAU

M. Fecteau, père de Chantal et beau-père de Gervais Lajoie est né le 20 janvier 1923 à East Broughton Station. Il est décédé à Québec, le 2 mars 1988. Son épouse, Anita Lafleur demeure toujours à Sainte-Foy.

Laurent s'est enrôlé volontairement le 5 juillet 1940 à Valcartier dans le Corps canadien d'infanterie. Il fut affecté au Régiment de la Chaudière où il y compléta son entraînement à Sussex, N.B. de septembre 1940 à juillet 1941.

Caporal-instructeur au camp de Chicoutimi de janvier à juillet 1942, il traversera en Angleterre le 24 septembre 1942, où un entraînement intensif combiné à de la garde côtière prépare les soldats à la dure réalité de la guerre, en attendant le moment de l'invasion.

Le 26 mai 1944, le camp de Southampton, en bordure de la Manche, est scellé au moyen d'un fil de fer barbelé. Les hommes réalisent que l'heure de l'assaut est proche. Pendant que le monde entier attend avec impatience de connaître la date du débarquement, gardée dans le secret le plus complet, le régiment est mis en état d'alerte et est consigné à son camp.

Le 1^{er} juin, l'embarquement commence. Laurent est sur un « Landing Craft Tank (L.C.T.) ». Le 3 juin, la presque totalité des hommes se trouve sur les navires, attendant le signal du départ.

Le 5 juin, vers 16:00, les hommes apprennent que le jour « J » avait été fixé au lendemain et l'heure « H » à 7:45.

Chacun avait reçu des rations d'urgence : un chocolat spécial contenant assez de calories pour les faire tenir pendant quarante-huit heures et deux boîtes de rations bonnes pour vingt-quatre heures. Également, une ceinture de sauvetage et la somme de 200 francs français qui équivalait à environ cinq dollars, à l'époque. On retrouve ces renseignements dans le livre **Le Régiment de la Chaudière**.

Sur le navire, le 6 au matin, le réveil eut lieu à 4:30. Après un déjeuner substantiel, les hommes montent à bord des péniches de débarquement. Les dés sont jetés.

« Même si mon père parlait rarement de cette période de sa vie, je me souviens qu'il nous ait dit que « Le Boléro » de Ravel jouait pendant la traversée ».

Quand la réalité dépasse la fiction !

Le caporal Fecteau a donc fait **le débarquement de Normandie** avec le Régiment de la Chaudière. Les images d'horreur que le film « Il faut sauver le soldat Ryan » nous a montrées, il en a vécues des semblables sur les plages de Normandie dans le secteur Juno, attribué au Régiment de la Chaudière. Les troupes étaient conduites par le lieutenant-colonel Paul Mathieu.

Le débarquement était la phase d'assaut de l'opération « Overlord » (nom de code donné à l'invasion de la Normandie) dont l'objectif général était la libération du Nord-Ouest de l'Europe. Cette première étape réussie, le reste de la campagne d'Europe n'était pas moins périlleux pour lui car il appartenait au peloton de pionniers, à qui on confiait des missions risquées : le déminage des routes pour les alliés ou l'installation de mines dans le territoire ennemi et l'explosion des ponts par exemple. Le danger de ces missions résidait dans le fait que pendant le travail des pionniers, les terrains où ils travaillaient devaient toujours être couverts par le feu ennemi. Laurent a déjà raconté à son gendre, Gervais, qu'au cours d'une mission, les tirs allemands sifflaient au-dessus de leurs têtes.



M. Laurent Fecteau en 1940 (Chantal Fecteau)

Après la libération de la France, il a aussi pris part aux difficiles batailles de l'Escaut, de Belgique, de Hollande et d'Allemagne. Il fut d'ailleurs blessé en Hollande, en octobre 1944.

Le 8 mai 1945, toutes les troupes allemandes se rendent. Après presque un an passé au FRONT, il paraît que les soldats mirent quelques jours à comprendre pleinement toute la signification d'un tel événement !

Le bataillon auquel appartenait Laurent Fecteau dut demeurer en Hollande, à Amersfoort, en attente du rapatriement.

De retour au Canada en juillet 1945, Laurent recevra alors son certificat de libération de l'armée le 23 janvier 1946. Il s'est également mérité six décorations durant la libération de l'Europe dont l'Étoile de 1939-45, l'Étoile de France-Allemagne, Médaille de la défense, Médaille canadienne des Volontaires avec agrafe !

Reconnaissance

Le Régiment de la Chaudière, dont la réputation de discipline et d'efficacité est bien connue, est considéré aujourd'hui encore, en Europe, avec tous les honneurs dus aux libérateurs. En 1964, vingt ans après le débarquement, un monument est érigé, sur l'emplacement du blockhaus de la Pointe à Cassine, à Bernières-sur-Mer, en hommage au Régiment de la Chaudière.

Lors de l'inauguration officielle, le 6 juin 1964, Laurent Fecteau était l'une des quatre sentinelles d'honneur près du monument qui fut dévoilé par le lieutenant-colonel Paul Mathieu lui-même ! Moment d'intenses émotions, certainement ! En juin 2004, on célèbre le 60^e anniversaire du débarquement.

L'armée canadienne le délégua en France parce qu'en plus d'avoir participé au débarquement, il était toujours membre du Régiment de la Chaudière, dans l'armée de réserve, où il s'était enrôlé à nouveau en 1956. À ce moment, en '64, Laurent Fecteau était sergent d'état-major et occupait la fonction de quartier-maître de la Compagnie A au manège militaire de Beauceville. Plusieurs se souviennent du « staff » Fecteau !

Le 14 novembre 1964, M. Fecteau « a reçu la médaille du Centenaire en reconnaissance de services insignes rendus au pays », pouvait-on lire dans le journal de l'Hydro-Québec, qui était son employeur à cette époque. Il a aussi reçu par la suite, une autre médaille, la Décoration canadienne.



L'adjudant Laurent Fecteau et le Capitaine André Rancourt.

Le nouveau drapeau du Canada a été hissé au mât du Manège militaire de Beauceville, lundi le 15 février 1965 par le sergent d'état-major Laurent Fecteau pendant que le capitaine André Rancourt, commandant de la Compagnie, a lu la proclamation déclarant l'unifolié drapeau officiel du pays.

M. Fecteau est arrivé à Beauceville en 1952 ; il était à l'emploi de la Shawinigan Water and Power Company, qui deviendra Hydro-Québec au moment de la nationalisation de l'électricité, en 1963. C'est d'ailleurs un changement d'affectation qui le fera quitter Beauceville pour Québec, en 1969. Il sortira également de l'armée.

On peut dire que Laurent Fecteau a apporté une contribution très active à l'effort de guerre. Nous sommes très fiers de lui ! Même posthume, nous lui devons cet hommage !

Aujourd'hui

Si l'on veut parler aujourd'hui de présence militaire à Beauceville, c'est évident que l'on va y associer le nom du Régiment de la Chaudière, désigné sous ce vocable depuis 1936, au moment de l'amalgamation des unités de milice des comtés de Beauce et de Dorchester.

Le 1^{er} mai 1921, après avoir changé de nom maintes fois, le régiment de Beauce établit son quartier général à **BEAUCEVILLE** et il y demeurera jusqu'en 1932, comme on l'apprend dans le livre LE RÉGIMENT DE LA CHAUDIÈRE. Le Lieutenant-Colonel J.A. Gilbert commande le Régiment de Beauce à cette époque.

Arrivée de la compagnie "A" à Beauceville

La Compagnie "A" du Régiment de la Chaudière vient s'établir à Beauceville en 1956. Le major Fernand Rancourt en était le commandant. La compagnie était logée dans un édifice, dont la vocation première fut d'être un centre de loisirs municipal construit probablement au début des années '50.

Une résolution extraite d'un procès-verbal de la municipalité nous apprend que le 18 septembre 1951, un emprunt de 15 000,00\$ a été contracté pour la construction d'un centre de loisirs. Située au 103 de la 97^e rue, cette bâtisse, à laquelle s'ajouteront un terrain de balle molle pour l'été et une patinoire extérieure pour la saison d'hiver, sera louée par la suite au Ministère de la Défense.

On sait qu'à cette époque, le hockey était un sport très populaire en Beauce. Le centre de loisirs en question avait deux étages : le premier servait de chambres de joueurs, et le deuxième était réservé aux spectateurs qui devaient payer 25c pour assister à une partie de hockey « à la chaleur. » Toute la façade du 2^e étage qui donnait sur la patinoire était vitrée. Il y avait des estrades pour les privilégiés qui réservaient leurs sièges pour venir encourager leur équipe, l'Hôtel Beauceville, qui offrait à ses admirateurs des parties « enlevantes » contre les autres équipes de la ligue de Beauce.

Quand le Régiment de la Chaudière prend possession des lieux en 1956, le 1^{er} étage se transformera en bureaux, salle d'entraînement et quartier-maître tandis qu'au 2^e étage on trouvera une salle de cours, une salle d'instructeurs et un mess pour les sous-officiers et les officiers. Le manège militaire ne tarda pas à rendre de précieux services à la population de Beauceville lourdement touchée par la débâcle mémorable de 1957. Une centaine de militaires de la milice de Valcartier et de la Citadelle, en plus de 3 lourds camions et 7 béliers mécaniques de l'Armée, ont été mobilisés sur les lieux du désastre pour porter secours. Des lits ont été apportés de Valcartier et aménagés au manège militaire de Beauceville pour accueillir une partie des 1200 sinistrés évacués de leur logis.

Le major Fernand Rancourt commanda la Compagnie "A" de septembre 1956 à juin 1963. **C'est un héros de guerre que nous avons ici, à cette époque !**

Le major Fernand Rancourt était pilote pour l'Aviation Royale Canadienne au cours de la Seconde guerre mondiale.

Ses actes de bravoure lui ont valu une des plus prestigieuses décorations militaires : la DFC, Distinguished Flying Cross. Dans l'Éclaireur de 1944, on pouvait lire ceci :

“ Fernand Rancourt, fils de M. Georges Rancourt, forgeron de Saint-Victor qui s'est mis en vedette récemment dans une attaque contre un cargo ennemi le long de la côte de Normandie. Le 30 mars, Rancourt a descendu un avion allemand qui avait engagé la bataille. ”

M. Benoît Turgeon de Beauceville qui a très bien connu Fernand Rancourt ajoute, pour sa part, que le major Rancourt a également coulé un navire allemand en Mer du Nord, au cours d'une autre de ses missions. Un homme qui mérite tout notre respect !

En juillet 1963, un autre Beaucevillois prendra le commandement de la compagnie « A », à Beauceville, jusqu'en 1970. Il s'agit du major André Rancourt.

En 1969, pour des raisons d'économie, la compagnie «A» de Beauceville se fusionnera avec la compagnie «D» de Saint-Georges et les militaires se déplaceront à Saint-Georges pour former la nouvelle compagnie «A». Jusqu'à la fin de 1978, la compagnie «A» demeurera à Saint-Georges. Au cours de cette période, la compagnie fut commandée successivement par deux Beaucevillois, le major Henri-Marcel Veilleux et le major Gervais Lajoie.



Major Fernand Rancourt.

Construction du premier manège militaire en Beauce, à Beauceville

Après bien des pourparlers, il fut décidé au cours des années 1975-1976 de la construction d'un manège militaire en Beauce. Ce projet se concrétisa pendant le mandat du lieutenant-colonel H. Marcel Veilleux de Beauceville (1976-1979), commandant alors du régiment de la Chaudière dont le quartier général se trouve à Lévis depuis 1954.

Le manège construit à Beauceville au cours de l'année 1978 et inauguré en présence de Mme Mathieu le 10 juin 1979, porte le nom de **“Casernes Paul-Mathieu”**. Il fut nommé ainsi en hommage au lieutenant-colonel Paul Mathieu qui commandait les troupes du Régiment de la Chaudière le 6 juin 1944 à l'assaut des plages de Normandie.

Le major Denis Poulin de Beauceville emménagea dans ce nouveau manège en janvier 1979, comme commandant de la compagnie «A». Il y demeura jusqu'en 1984.

Fait important à noter et tout à l'honneur des Beaucevillois, le lieutenant-colonel **H. Marcel Veilleux** de Beauceville fut **le premier Beauceron** à commander le régiment depuis l'après-guerre. Deux autres Beaucevillois, commandants de ce valeureux régiment succédèrent au lieutenant-colonel Veilleux. Il s'agit du lieutenant-colonel **Gervais Lajoie** (1982-1984) et du lieutenant-colonel **Denis Poulin** (1987-1990).

CORPS DE CADETS 619 (Beauceville)

Le Corps de cadets 619 est affilié au Régiment de la Chaudière. Le major Jean-Paul Duchesne, qui a commandé ce corps, nous relate brièvement son histoire.

Fondé en septembre 1914 par le frère Marie-Béatrix, mariste.

En 1961, le Corps de cadets 619 passe du Collège Sacré-Cœur à l'école Saint-François. Le capitaine Roland Rodrigue en prend la charge et assure ainsi sa continuité.

Ce Corps de cadets compte donc 90 ans d'existence, ce qui en fait **l'un des plus anciens du Canada**. Plusieurs cadets et cadettes de Beauceville ont pu bénéficier des camps d'été pour se perfectionner dans divers domaines en plus de se faire quelques pécules.

Le Corps de cadets a déjà compté plus de 600 cadets et cadettes, à une époque, étant une activité scolaire intégrée au programme en cours.

De plus, ce fut **l'un des premiers Corps de cadets à compter des jeunes filles** comme cadettes. Le Corps 619 est encore bien vivant et poursuit ses activités à la caserne Paul-Mathieu.

Il est à noter que plusieurs cadets et cadettes ont pu profiter des séjours à Banff, à Winnipeg, en Gaspésie (école de musique) et en Angleterre. Bon nombre de cadets et cadettes ont, par la suite, fait le saut, soit dans la milice du Régiment de la Chaudière, soit dans l'armée régulière, à Valcartier.

Le but ultime d'un Corps de cadets, c'est de former un bon citoyen dans la société par une discipline personnelle.

Le programme d'un Corps de cadets se répartit comme suit :

- L'art de commander et de diriger un groupe
- Cours de premiers soins
- Instruction sur le maniement des armes à feu et pratique en salle de tir
- Étude de la boussole et cartographie
- Camp aventurier et survie en forêt
- Pratique des sports et olympiades entre les Corps de cadets de la région.

Un Corps de cadets est avant tout un groupement civil chapeauté par les Forces Armées. Un comité de parents voit à la bonne marche de l'organisme. L'inscription y est gratuite et l'équipement nécessaire est fourni par la Défense nationale.

Le Corps de cadets 619 fait partie de notre histoire militaire locale. Plusieurs de nos concitoyens et concitoyennes y ont développé des habiletés et acquis des connaissances. Le Corps de cadets continue son œuvre encore aujourd'hui auprès de nos jeunes.

Le peloton du centenaire

À l'occasion du Centenaire de la Confédération, les Forces Armées du Canada ont organisé à travers le pays de nombreuses démonstrations. La plus importante est sans contredit le Carrousel militaire qui regroupe plusieurs participants des trois armes.

Plusieurs navires canadiens et étrangers visitent les ports sur les côtes et à l'intérieur du pays. L'armée offre un spectacle d'acrobatie sur motocyclette avec l'équipement des Motards. Quant à l'aviation, elle est représentée par les Paladins du Centenaire et le Chevalier Rouge.

Pour ajouter à ces manifestations nationales, plusieurs unités de milice ont formé des pelotons du Centenaire qui visitaient les municipalités qui les avaient invitées. À Beauceville, nous avons un peloton.

Ce peloton réunit des jeunes miliciens qui ont suivi un entraînement spécial afin de présenter des exercices de précision et divers mouvements d'armes, entre autres la sonnerie de la Retraite et le Feu de joie.

La Sonnerie de la Retraite est l'une des plus anciennes de l'histoire militaire d'Angleterre, remontant au XVI^e siècle et au-delà. Au coucher du soleil, on sonnait un appel d'avertissement dans les villes et les campements militaires en

vue de rassembler la garde pour la nuit. Cet appel avait également pour but de prévenir ceux qui se trouvaient en dehors des murs ou des fortifications de rentrer vers la sécurité relative de l'intérieur, avant la fermeture des portes pour la nuit.

C'est ce scénario qui inspirait la cérémonie de précision du peloton du centenaire de Beauceville.

À l'été 1967, le peloton de la Compagnie « A » du Régiment de la Chaudière de Beauceville donna des démonstrations dans différentes municipalités telles Saint-Georges, Saint-Henri, Charny, Tring-Jonction, Beauceville, Saint-Philibert, Lévis, Vallée-Jonction, Lac-Échemin, Saint-Damien, Saint-Jean Chrysostome, Lac-Mégantic, Lauzon, Saint-Lambert et Sainte-Marie notamment.



Le groupe était sous le commandement du Major **André Rancourt** de Beauceville.

Peloton du Centenaire, Compagnie «A», 1967. (Gervais Lajoie)

Érection d'un cénotaphe

Le seul monument qui appartient au Régiment du Chaudière est le cénotaphe érigé au Parc Mathieu à Beauceville. Ce monument rend hommage aux quelque 241 membres du Régiment qui sont dispersés dans des cimetières de guerre en Europe. Ce mémorial vise non seulement à n'en oublier aucun, mais à les rassembler en un lieu unique afin que leur mémoire soit à jamais perpétuée.

L'idée d'ériger un tel monument à la mémoire des gars du Chaudière appartient au major Fernand Dion, un ancien officier qui avait pris part à la campagne d'Europe au sein du Régiment de la Chaudière.

C'est le 17 juin 1989 que se tient la première réunion du comité du mémorial. Assistent alors à cette rencontre, le Colonel Bernard Beauchemin, les lieutenants-colonels H.-Marcel Veilleux, Gervais Lajoie, Denis Poulin et l'adjudant Simon Mathieu. On y convient alors d'asseoir ce monument au Parc Mathieu et de s'occuper du devis technique et du financement d'un tel projet.

Le choix de l'emplacement fait l'unanimité. D'abord, à Beauceville, il est au cœur du territoire d'origine du Régiment de la Chaudière. Puis, le site est d'une excellente qualité tout en étant à proximité de la route principale. Et enfin, la ville de Beauceville accepte de voir à l'entretien du parc et du monument.

Un projet est rédigé pour faciliter l'approche de commanditaires éventuels. On élabore un devis technique. C'est un projet estimé à 20 000\$.

Le Mémorial se compose de trois blocs distincts mais réunis sur une même base de granit. Il est coupé avec des angles se superposant visuellement. Il symbolise la déchirure apportée par un tel sacrifice de leur vie, mais aussi l'union du souvenir en un même lieu. Érigé dans la région d'origine du Régiment, il rappelle aussi le rattachement aux unités ascendantes que furent les Régiments de Beauce et Dorchester. Mme Élane Pomerleau, designer, conçoit le monument dont la réalisation relève de Conrad Caron et Fils Inc. de Beauceville. Le Groupe Pomerleau réalise la base du monument.

L'inauguration de ce monument se fait le 2 juin 1990. Le maire de Beauceville, Monsieur J. Raymond Mathieu préside la cérémonie en compagnie du lieutenant-colonel Gabriel-Louis Taschereau, un ancien officier du Régiment lors du débarquement.

Depuis, à chaque mois de novembre, une cérémonie émouvante se tient au Cénotaphe à l'occasion de l'Armistice.



Cénotaphe du Régiment de la Chaudière. (Gervais Lajoie)

Mission de paix

Le 12 novembre 1994, la ville de Beauceville avec son maire en tête, Monsieur H. Marcel Veilleux, initie une cérémonie pour rendre hommage à nos concitoyens qui sont allés servir dans le cadre d'une mission de paix en Europe. Cette soirée, haute en couleurs, vise aussi à rendre hommage à quatre anciens maires de Beauceville, nommément Messieurs William Lessard, Réal Bernard, Jean-Guy Bolcuc et J. Raymond Mathieu. L'invité d'honneur de la cérémonie est le colonel Jean Closson, colonel honoraire du Régiment de la Chaudière. Le tout se déroule à l'Auditorium Éloi-Gérard de la Polyvalente Saint-François.

« Nous honorons également au cours de cette soirée onze soldats beaucerons du célèbre Régiment de la Chaudière, trois soldats également beaucerons originaires de Beauceville et faisant partie du Royal 22^e Régiment de même qu'une soldate également beaucevilloise du Service médical des Forces Armées Canadiennes » disait Monsieur le Maire Veilleux dans son allocution. De ces quinze militaires, cinq sont de Beauceville : les caporaux **Lucie Alain, Annie Giroux, Mario Leclerc, Martin Poulin et Mario Roy**. Les autres militaires honorés viennent de Saint-Georges, Saint-Zacharie, Sainte-Aurélie, Saint-Gédéon, Saint-Côme et Saint-Martin.

Monsieur Veilleux ajoutait :

« ...nous voulons vous dire que nous sommes fiers de vous et que vous êtes dignes des célèbres « bérets bleus » que vous portez. La mission que la communauté internationale vous a confiée en était, et en est encore une, de maintien de la paix à son meilleur et à son plus exaspérant, car il s'agit de remplir un mandat qui n'a même pas été écrit et d'avoir d'instinct, la force et le courage de faire ce qui doit être fait envers et contre tous ».

La cérémonie était agrémentée d'un concert de la Musique des Voltigeurs de Québec sous l'habile direction du capitaine René Joly.



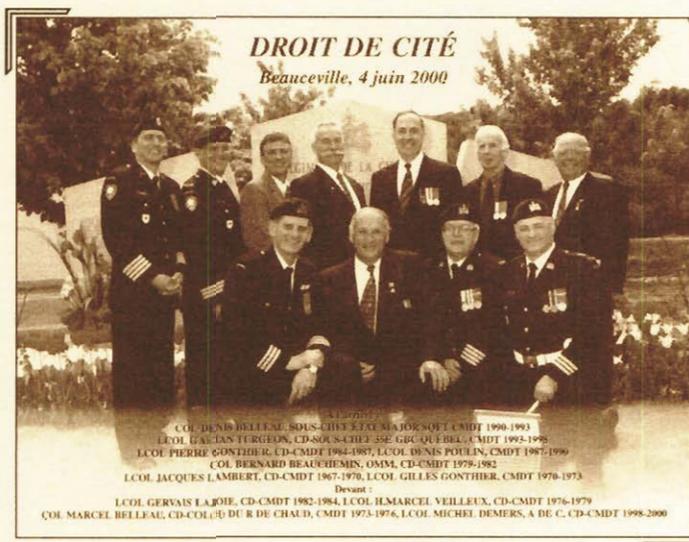
13 novembre 1993. Le caporal Annie Giroux qui a vécu une **Mission de paix** porte la couronne que dépose l'abbé Évariste Perron, curé de Beauceville, au Cénotaphe du Régiment de la Chaudière. (Gervais Lajoie)

Droit de cité

La citoyenneté d'honneur est une coutume établie grâce à laquelle une ville rend hommage à une unité des Forces canadiennes. Le 4 juin 2000, **le Régiment de la Chaudière** par son commandant, le lieutenant-colonel Michel Demers demande le droit de cité à la ville de Beauceville. Monsieur Henri-Marcel Veilleux, maire de Beauceville, accorde cette citoyenneté d'honneur à son ancien régiment.

L'unité qui doit recevoir la citoyenneté d'honneur se rend à l'Hôtel de ville en colonne de route, les drapeaux engainés et baïonnettes au fourreau. Au moment où l'unité arrive à proximité de l'Hôtel de ville, le chef de police se place au milieu de la rue et interdit à l'unité de continuer son avance. L'unité s'arrête à la barrière. Le chef de police demande à connaître son identité, et le commandant de l'unité donne le nom de l'unité. Le chef de police demande alors à l'unité de s'avancer. Le commandant avance jusqu'à la barrière. Le commandant, accompagné du chef de police, s'approche de l'entrée de l'Hôtel de ville et frappe à la porte trois fois avec le pommeau de son sabre. Le maire ouvre la porte et le commandant annonce son nom et celui de son unité. Le maire, en compagnie des membres du conseil, prend place à l'entrée de l'Hôtel de ville. Il lit alors la proclamation conférant la citoyenneté d'honneur à l'unité. Le commandant signifie son acceptation et retourne prendre position avec son unité. Le chef de police demande d'enlever la barrière. On fixe ensuite les baïonnettes, on dégaîne le drapeau consacré. L'unité défile ensuite devant le maire qui reçoit le salut.

C'est de cette façon que le Régiment de la Chaudière s'est vu accorder le droit de cité dans la ville de Beauceville le 4 juin 2000.



Conclusion

Nous ne prétendons pas avoir traité de façon exhaustive le sujet de la présence militaire à Beauceville. Nous pouvons tout au plus affirmer que nous avons touché de façon superficielle au sujet.

Les hommes et les femmes de Beauceville qui se sont consacrés à la vie militaire dépassent largement les quelques exemples que nous avons cités dans ce chapitre. Les Mathieu, Caron, Veilleux, Rancourt, Turgeon, Fecteau ne constituent que quelques visages de la très grande mosaïque des militaires beaucevillois du dernier siècle. Le temps et l'espace nous empêchaient de poursuivre davantage cet hommage à celles et ceux qui se sont donnés pour protéger les acquis dont nous jouissons aujourd'hui.

Ce survol nous permet aussi d'affirmer que la présence militaire constitue un trait de caractère particulier de notre ville. Plusieurs hommes et femmes de Beauceville ont servi ou servent encore leur pays pour la sauvegarde de la liberté et de la paix. Ces hommes et ces femmes n'ont pas hésité à se sacrifier au fil des ans pour contribuer à rétablir la paix dans le monde. Les deux Grandes guerres, la guerre de Corée, la guerre du Vietnam, les missions de paix de la fin du XXe siècle furent autant d'occasions de permettre à des Beaucevillois de représenter dignement leur patelin à travers le monde.

Ce trait singulier de Beauceville prend forme également dans la présence de la Caserne Paul-Mathieu sur notre territoire, mais aussi dans le Cénotaphe sis au Parc Mathieu. Cet hommage aux « combattants de la liberté » qui ont donné leur vie au cours de la guerre 1939-1945 dépasse les frontières de notre ville car ces jeunes qui ont combattu au sein du Régiment de la Chaudière venaient de la Beauce, certes, mais aussi de la Gaspésie, des Îles-de-la-Madeleine, du Saguenay, bref d'un peu partout au Québec.

Enfin, n'y aurait-il pas lieu d'accentuer encore ce trait de caractère de Beauceville en érigeant un mémorial en l'honneur de celles et ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie dans les différents conflits au fil des ans. Pensons au soldat Albert Rancourt de Beauceville tué à Vimy en 1917. Le matelot Allen de Saint-Zacharie tué à Pearl Harbour à bord de l'Arizona de la US Navy en 1941. La famille Lessard de Saint-Frédéric dont quatre frères sont morts au cours de la guerre 1914-1918.

N'a-t-on pas dans ce projet de mémorial un beau défi pour les années à venir ? « N'avons-nous pas un devoir de mémoire ? » comme l'avance Monsieur Marc-Yvon Poulin. Au moment de porter ce texte chez l'imprimeur, une demande est en préparation pour que le Cénotaphe devienne un lieu historique national reconnu par le gouvernement canadien.

La population de Beauceville a été, à différentes époques et dans diverses circonstances, appelée à jouer un rôle pour assurer le bien-être et l'avancement de sa communauté.

Bien sûr, tous ne peuvent jouer un rôle de premier plan, mais tous, par leur petite part, ont permis que Beauceville grandisse et devienne la ville que l'on connaît aujourd'hui, une ville paisible où il fait bon vivre.

Le recul nous a permis de constater que Beauceville avait non seulement un passé militaire mais également un présent qui s'actualise encore aujourd'hui. Au moment d'écrire ces lignes, des miliciens du Régiment de la Chaudière se préparent à aller servir le pays en Afghanistan alors que d'autres y sont déjà déployés. Le caporal Julie Drouin de Beauceville est actuellement en Afghanistan au sein de la force multinationale sous le commandement canadien.

Ne doit-on pas y voir un signe tangible du courage beaucevillois qui se perpétue ?



Annexe au chapitre « Beauceville : Pôle militaire de la Beauce »

Mais où était-il ce fort ?

L'existence d'un fort à Beauceville à la fin du XVIII^e siècle ne fait pas de doute. André Garant en 1985 dans Beauceville au temps jadis en traite de façon convaincante. Madeleine Ferron aussi dans Les Beaucerons ces insoumis (1974) arrive à nous persuader de l'existence de cette fortification sur le territoire de Saint-François. Mais bien avant, le curé Benjamin Demers en 1891, dans ses Notes sur la paroisse de Saint-François de la Beauce, démontre également l'existence de ce fortin à Beauceville. Donc, le chapitre « Beauceville : Pôle militaire de la Beauce » ne fait pas avancer la connaissance eu égard à l'existence de ce fort dans les années 1778.

Là où les vues sont beaucoup moins convergentes, c'est lorsqu'il s'agit de situer cette fortification sur le terrain. André Garant, historien réputé dans notre région, demeure particulièrement préoccupé par la question. Au cours de notre recherche, nous avons eu ce témoignage de Monsieur Fabien Roy qui déclare avoir marché sur les fondations de ce fort. Et que ces fondations, au début des années 1970 étaient encore visibles au Nord de Beauceville, là où se situe l'actuel parc industriel. Nous décodons, par ce qu'il nous dit, que ces fondations se trouvaient là où est présentement l'usine de Royal Mat.

Même si nous n'avons pas raison de douter de la bonne foi de Monsieur Roy, nous pouvons tout de même nous interroger à savoir si les ruines de ces fondations « qui avaient environ 18 pieds carrés » n'étaient pas tout simplement celles d'un autre bâtiment ? Ou même, était-ce vraiment des ruines de fondations ?

Monsieur André Garant, qui fouille le sujet depuis trois décennies, nous communique ce qui suit le 26 février 2004 :

« Personnellement, je cherche depuis plus de 30 ans au sujet du blockhaus de Saint-François. Je déduis que, selon une carte de Saint-François (4, Ed. V, ch. 67) le lot 86 (enclavé entre le lot 84 et 87) de Louis Mathieu serait le site probable du fort. Le ruisseau du fort coule au bas du lot 87, longeant le no 86.

Ce lot est inclus dans la limite de Beauceville, en haut et en bas du chemin de fer jusqu'à la route. Louis Mathieu, fils de Jean Mathieu et Marie-Louise Huot, marié le 21 octobre 1795 à Marie Rodrigue, fille de Pierre Rodrigue et de Josette Jobin.

Le registre 1 de la paroisse Saint-François-de-Beauce, dressé par le notaire-régistrateur Jean-Baptiste Bonneville, nous apprend que la maisonnée du capitaine Louis Mathieu compte 12 personnes... de 6 à 14 ans.

Le registre paroissial 3 à la page 121 montre la souscription pour couvrir l'église. Un certain Louis Mathieu (fils de Jean Mathieu du fort du lot 21), habitant le lot 20, a donné 19 madriers. Le lot 18 étant celui de Joseph Poulin à Gros. »

Le 27 février 2004, j'ai le privilège de m'entretenir avec Monsieur Émile Mathieu, 86 ans, fils de Joseph Mathieu le Blanc à Jean Cola. Ce dernier est décédé en 1950 à l'âge de 67 ans. Il était donc né en 1883. Le grand-père de Monsieur Émile Mathieu était Jean Cola Mathieu. Il avait acheté cette terre des Dupuis pour loger son père. Monsieur Émile Mathieu a été élevé sur la terre où le fort serait situé. Cette terre qui aujourd'hui est devenue le parc industriel de Beauceville. Comme Monsieur Mathieu le précise, « on l'a marchée la terre. À chaque jour, on allait chercher les vaches dans le haut de la terre (vers l'Est de l'actuelle route 173). Notre terre mesurait 4 sur 40 arpents. Au plus loin que je puisse me souvenir, il y avait environ 15 arpents en culture. Le reste était la cabane à sucre et le lot à bois complètement à l'Est (on peut présumer que ceci date des années 1925-1930). Il n'y avait pas de fondations d'un

fort sur la terre. Mon père ne m'a jamais parlé d'un fort sur notre terre. Mon grand-père, non plus».

Nous pouvons aussi dire que Monsieur Émile Mathieu a ramassé des roches un peu partout sur cette « nouvelle » terre. Un promontoire ou une structure carrée, même après 150 ans aurait certainement été visible dans les années 1920-1930.

Mais alors, où était donc ce fort s'il n'était pas sur cette terre ?

Par ailleurs, Monsieur Mathieu nous dit que la culture n'occupait qu'environ 15 arpents de leur terre à partir de la rivière. Ainsi, la partie boisée de la terre où Monsieur Mathieu a été élevé débutait à environ 3000 pieds de la rivière en direction Est... en 1930. 150 ans plus tôt, le bois devait être beaucoup plus près de la rivière. Là aussi, nous avons une piste pour déterminer à quelle hauteur (de la rivière en direction Est) se situait cette fortification. Il nous faut marcher le terrain.

Il est intéressant de consulter également le chapitre 12, d'André Garant, partie " The blockhaus ".

Au plan tactique, ou stratégique, nous sommes loin d'être convaincus que là où se situe le parc industriel est un terrain d'importance tactique (« ground of tactical importance » que l'on utilise au Collège d'État-Major) pour l'ensemble du territoire de Beauceville. Pensons aux axes de communication du temps : la rivière Chaudière et la rivière Saint-Victor (Le Bras). Si notre objectif est de contrôler l'accès au Nord (vers Québec) en prévenant un éventuel mouvement de troupes en provenance des États-Unis, où localiserions-nous ce fort ? Au Rapide du Diable ? Au Rocher ?

Mais où était-il ce fort ?





CHAPITRE 12

Rapailage historique

Au Parc Mathieu de Beauceville et dans la souvenance populaire, le domaine militaire occupe une place d'honneur. Cependant, toutes les facettes de la petite histoire locale n'ont pas été dévoilées.

La mémoire orale livre le quotidien de jadis et des faits de chez nous souvent oubliés.

Films vivants d'une époque.



Rapailage historique

par
André Garant

Reflets d'une époque. Le quotidien au naturel. Habits du dimanche au clou, linge de semaine sur le dos.
Petite histoire. Miroirs de Saint-François-de-Beauce et de Beauceville.



Les noces beaucevilloises rendent gaillards et allègent la patte !
Violon, guitare et... le reel du "bazou".
(Corporation du Patrimoine de Beauceville)



En début d'année 1923, le Couvent du Bon Pasteur de Saint-Georges est rasé par les flammes. Comme d'autres localités beauceronnes, Beauceville a passé au feu, en partie, en octobre 1923.
(Collection privée Clément Jolicoeur)

Né en 1914, Patrick Doyon, dit le bijoutier, rappelle un souvenir d'enfance, à l'époque de son père Joseph Doyon dit Dodier :

« L'auto de papa était une Ford à quatre portes courtes, avec un toit en toile qui pouvait se replier à l'arrière. C'était un modèle 1923, vendu dans le temps par le garagiste Gédéon Roy. Mon père a été **le troisième à Beauceville à posséder une auto**, après Charles Jolicoeur de la côte de l'hôpital et "Exavier Bergitte" du Rocher.

Notre auto avait deux vitesses d'avant : la petite qu'on faisait actionner en pesant continuellement sur la pédale de gauche, et la grande en poussant un grand bras à la gauche du chauffeur. C'est entendu qu'il fallait monter la côte de l'hôpital en petite vitesse ».



Juillet 1924, un accident d'automobiles à Beauceville.
Est-on membre du Club Automobile de Beauce fondé en 1921 ?
En 1922, une Runabout de Ford coûte 480\$.
(Collection privée Clément Jolicoeur)

Le premier commissaire industriel de la Beauce

Le 20 septembre 1933, le Syndicat d'Initiative de Beauce-Frontenac est créé pour promouvoir le tourisme et le développement régional. En 1942, le président Josaphat Poulin et le secrétaire Fernand Poulin font poser une plaque commémorative sur la maison de William Chapman à Beauceville.

En 2000, pour souligner le nouveau millénaire, des panneaux touristiques expliquent l'histoire aurifère du Rapide du diable. Par ailleurs, le 26 mai 2002, la Ville de Beauceville place une autre plaque commémorative au parc historique du Rapide :

Père Gabriel Druillettes, s.j.

1610-1681

« Né le 29 septembre 1610 à Garat, Haute-Vienne, France, le Père Gabriel Druillettes, jésuite, arrive en Nouvelle-France le 15 août 1643.

En 1646, mandaté par le gouverneur, Monsieur de Montmagny, il parcourt les rivières Chaudière et Kennebec pour accomplir en Nouvelle-Angleterre une mission à la fois apostolique auprès des Abénakis et diplomatique auprès des dirigeants locaux.

Premier Européen à emprunter le corridor Chaudière-Kennebec, nous pouvons à juste titre le considérer comme l'apôtre des Abénakis, le chef de file des utilisateurs de ce corridor et le premier commissaire industriel de la Beauce.

Au terme d'une vie missionnaire bien remplie, jalonnée de multiples expéditions aux Grands-Lacs, au Nouveau-Québec et au Lac St-Jean, cet illustre bâtisseur de la Nouvelle-France et de la Beauce s'éteint à Québec en 1681. Il est l'un de ces quelque 330 Jésuites venus de France au Canada au cours des 17^e et 18^e siècles ».

En 2004, la Ville de Beauceville procède à la pose de panneaux d'interprétation de son patrimoine bâti. Une pertinente initiative de promotion et de sauvegarde historique.



The blockhaus

En 1775, les troupes de Benedict Arnold envahissent « the province of Quebec » par la Chaudière. En 1778, en vue de repousser une éventuelle attaque américaine, un petit blockhaus est bâti par les Britanniques à St-Francis of Beauce : **le seul poste de défense sur la rivière Chaudière...** à proximité de l'actuel parc industriel ?

En 1985, dans le volume « Saint-François-de-Beauce, je me souviens », André Garant écrit un court chapitre de neuf pages sur ce fortin ; on y voit le plan britannique typique pour ces bâtiments militaires, probablement semblable à celui de Saint-François. Il est aussi intéressant de consulter le chapitre 11 de Chantal Fecteau et de Gervais Lajoie du présent livre de 2004.

Le site précis et le plan réel de cette petite forteresse laissent perplexes. Plusieurs hypothèses semblent réalistes. On peut ajouter une autre piste au livre de 1985, à savoir que, selon une ancienne carte de Beauceville (4^e Ed. VI, ch. 67), les lots 84 (about 85) et 87 (about 88) sont parallèles ; ce lotissement correspond à l'entrée actuelle de la 181^e rue du parc industriel. Le lot 86 d'un certain Louis Mathieu est enclavé entre les lots 84 et 87, de part et d'autre de la voie ferrée jusqu'à l'actuelle route Kennedy... et le ruisseau du fort longe ce dit lot 86 sur son côté Sud. Ce lot 86 serait une hypothèse plausible du site du fort. D'après les archives de Haldimand, le fort s'étire sur deux étages de 10,5 mètres de longueur sur 6,5 mètres de largeur.

Le 28 juillet 1785, le lot 10 est celui du Rocher et les numéros de cadastre du grand -voyer Jean Renaud montent vers le Sud. Le 15 octobre 1825, le recensement de Saint-François-de-Beauce compte douze personnes sous le toit du capitaine Louis Mathieu, époux de Marie Rodrigue à Pierre. Le registre 3 de la paroisse religieuse de Saint-François situe un Louis Mathieu au lot 20, à côté du 21 de son père **Jean Mathieu dit du fort**. À la fin du XVIII^e siècle, la concession seigneuriale no 15 (à douze arpents au Sud du Rocher) appartient à François Mathieu, site probable du fort.

Aussi, la Cartothèque de l'Université Laval (cote 615 BJ 1982Q) du Service de l'arpentage 1974 (modifié en 1982) situe le lot 64, avec l'inscription **Block House** (site actuel de Reliure Express Inc., au C-362 Route Kennedy, cadastre de 2004 nos 64-1, 66-1-4), au Nord-Est de la rivière Chaudière, face au lot actuel 1509 de la rive Ouest de la Chaudière (Paul-Eugène Thibodeau, 132 avenue Lambert Nord-Ouest... appartenant à Johnny Fraser en 1796 et à Louis Denys en 1858) du cadastre officiel de Beauceville. À cette hauteur, la Chaudière longe la rive Ouest. Dans l'Est, en haut de la voie ferrée, la vue vers l'Ouest est très bonne, car la dénivellation se fait en douceur vers les bas-fonds de la rivière. Naturellement, le fortin sert à l'observation, à la défense et au logement de vingt-cinq soldats. Ces Britanniques se déplacent sans doute vers une cache à proximité de la Chaudière pour surprendre une possible « réattaque » américaine.

Le blockhaus avait-il aussi l'utilité de veiller à la fréquentation sporadique des environs du ruisseau Bernard (au Nord-Ouest de la Chaudière) par des Amérindiens, aux alentours de la première chapelle de 1765 et du cœur des débuts de la colonisation de Saint-François ?

Pourquoi les promontoires du Rapide du diable et celui du Rocher n'auraient-ils pas été choisis ? À cet effet, Marc-Yvon Poulin fait remarquer la possibilité de positionner sur ces hauts lieux des bûchers à la mode amérindienne pour avertir de la venue de l'ennemi ; la tradition orale lui fait situer un de ces feux de signalisation aux environs de la maison d'Athanase Veilleux (sur la route Kennedy Sud-Est), vers le Rapide du diable. D'ailleurs, en 1837, le haut du Rapide du diable servait de poste de guet aux Britanniques... relayé par deux autres postes avant les frontières du Maine, rappelle l'historien Honorius Provost.

En 1761, en plein régime militaire, en vue d'établir une route postale entre Québec et Boston, le lieutenant anglais John Montresor est chargé de dresser une carte, longeant les rivières Chaudière et Kennebec. À cette époque, les défrichements ne montaient pas plus haut que Saint-François-de-la-Nouvelle-Beauce, **d'où le choix de lever un blockhaus à « Beauceville », face à la chapelle Bernard et à l'arrondissement des pionniers.**

Arpentage et chicanes de clôtures

Le 2 février **1822**, Charles Fournier arpente le lot 1530, claim 41, soit le terrain de la Fabrique de Saint-François, acheté en 1782 de l'Amérindien Pierre Athanase Makatagondo :

« ...le dit trait carré parallèle à la dite rivière, et sur lequel j'ai posé une borne de pierre et enterré dessous des morceaux de terrine plombée ; le tout pour séparer le dit Antoine Fortin d'avec la terre de la dite Fabrique et pour remplir un billet de concession par M. de Léry père, seigneur de la dite paroisse ».

Sans doute exaspéré, l'arpenteur Jean-Pierre Proux, en date du 20 juin **1834**, réécrit au curé Montminy au sujet d'une partie de terrain supposément manquant à la Fabrique :

« ...il est aisé pour moi de m'en disculper, car tout homme qui entend un petit peu le magnétique sait très bien que ce n'est pas nous qui conduisons l'aiguille aimantée, mais que c'est elle qui nous conduit et qu'elle varie en tout temps et en tout lieu, suivant les localités ».



En 2003, l'arpenteur georgien Gérard Jacques en sort une bien bonne de son sac à malices beauceronnes...

Au XIXe siècle, un sérieux litige oppose deux voisins. Elle concerne les bornes sur la rive Est, entre Saint-Joseph et Saint-François-de-Beauce. En début juillet 1821, à la réquisition du co-seigneur de Saint-Joseph, Jean-Thomas Taschereau de Sainte-Marie, et du seigneur de Rigaud-Vaudreuil, Charles-Étienne Chaussegros de Léry de Québec, l'arpenteur mariverain Jean-Pierre Proux vérifie les dites bornes, posées en décembre 1737 (car il est alors facile de traverser les cours d'eau) par l'arpenteur Noël Beaupré.

La première borne se trouve à cinq perches du Nord de la Chaudière et la seconde à six perches et demie. Proux met de la faïence sous chacune d'elles, lève une ligne sur le méridien Nord-Est et la prolonge de 168 arpents en profondeur. Il pose une borne de pierre, plante des poteaux marqués en sanguine etc.. Le tout en bonne et due forme.

Le 6 décembre 1872, l'arpenteur P.A. Proulx fait rapport à Glover and Fry Co., marchands de Québec. Cette entreprise opère alors une mine de fer au site dit le « Bloc » à Saint-François. Il ne trouve pas le trait carré entre les concessions l'Assomption et Sainte-Marie. Proulx se déplace alors avec ses chaîneurs sur la ligne des bornes seigneuriales entre Saint-Joseph et Saint-François. Il remarque :

« ...qu'à différents endroits il y avait de l'attraction locale », c'est-à-dire que la variation de l'aiguille aimantée diffère d'un endroit à l'autre.

Le 10 avril 1886, l'arpenteur F.O.A. Legendre cartographie le plan de la ligne entre les deux dites seigneuries. Il tire une ligne Nord 45 Est, et une autre ligne telle que tracée sur le terrain Nord 50 Est ou plutôt Nord 49.10 Est. Toutes ces lignes partent de la rivière jusqu'aux limites de Cranbourne. Il constate ainsi une prolongation de la ligne actuellment du côté Sud-Ouest de la rivière Chaudière. En bref, **la mine de fer du Bloc a faussé jadis l'arpentage en défaveur de Saint-François.**

Enfin, le 8 septembre 1919, l'arpenteur Legendre de Saint-Joseph-de-Beauce dresse requête au sous-ministre des Terres et Forêts du Québec, le Dr J.Elzéar Miville Deschênes de Saint-François, gendre de P.F. Renault et beau-frère de James-W. Brady gérant de l'entreprise forestière Brown Corporation. Un dénommé Jean-Pierre Vallière du rang Saint-Thomas de Saint-Joseph empièterait de trente et un arpents sur la seigneurie Rigaud-Vaudreuil... réajustés à quatre arpents. Le « Bloc » appartient à cette époque à la John Breakey Co.. Le ruisseau Guillaume, devenu la rivière des Plantes, coule à proximité, à environ cinq arpents de la ligne seigneuriale : la toponymie locale est due à Jean Plante à Louis-Augustin, établi en 1782 au fief Saint-Gabriel. À deux milles de l'embouchure de la des Plantes, une branche Nord-Ouest porte le nom de rivière Sainte-en-Peine qui donne aussi naissance à la rivière Noire.

Le 18 novembre 1920, Legendre trace le nouveau plan des lotissements du rang A, cadastre 1463 de la paroisse de Saint-François. **Le gouvernement du Québec convient de donner raison à Saint-François dans cette vieille chicane.** Saint-Joseph perd environ 104 arpents de profondeur (depuis la rivière Chaudière jusqu'à Cranbourne) allant en décroissant de 9 à environ quinze arpents de largeur. Ces pointes de terre seront par la suite concédées sur la rive Sud de la rivière Callway dans ce **nouveau territoire beaucévillois !**

Un curé poète ou un poète curé...

Au chapitre 1, il est fait mention que le curé Bois (nom prédestiné) fut le premier missionnaire de la région de Lambton. D'ailleurs, le toponyme de lac Saint-François lui rend hommage.

Voici un extrait tiré de la monographie du centenaire de 1952 de Saint-Victor :

« Si l'on songe, de plus, que les premiers établissements se sont faits dans les rangs 1, 2, 3, 4, en bordure du Bras ou du chemin sinueux de la seigneurie Vaudreuil-de Léry, il se peut fort bien que le témoignage des anciens soit véridique. Dès 1835, il y a eu aussi des terres d'ouvertes près du lac Fortin. M. le curé Louis-Edouard Bois (1843-1848) de Beauceville, allant visiter des colons, s'émerveillait toujours des belles natures en bordure des lacs. Il écrira une page poétique inspirée par un voyage sur ces étendues liquides.

Ce bon curé envoyait sa lettre au missionnaire de la propagation de la foi. Elle révèle le zèle de ce pasteur d'âme, l'encouragement qu'il a donné à la colonisation, et enfin le grand esprit de foi des gens et leur sincère attachement à l'Église.

En voici un extrait :

« Ayant traversé le lac pour aller visiter une femme sauvage malade, à quelque distance, j'eus l'occasion en m'en revenant, d'admirer la beauté de son site au milieu des terres qui, s'élevant graduellement en amphithéâtre, forment un coup d'œil magnifique. Ses bords sont recouverts d'une immense forêt d'arbres de haute futaie d'inégale grandeur. Le bruit du vent et le murmure... des eaux, c'est là tout ce qui rompt le silence continuel de cette solitude. Pensif dans ma nacelle, je me disais à moi-même en contemplant cette nature si sauvage et pourtant si belle : comment se fait-il que tant de familles pauvres, tant de gens désœuvrés aiment mieux végéter dans nos villes plutôt que venir cultiver ici de belles terres qui les tireraient bien vite de la pauvreté et leur procureraient une honnête indépendance ?

Comment se fait-il que tant de personnes riches ne viennent pas ici faire des acquisitions de terres qui leur permettraient de faire des heureux, tout en augmentant leur capital ? ...

Le lac est très poissonneux, me disent mes guides, et le gibier abonde sur ses bords... les forêts qui l'environnent sont peuplées d'originaux, de chevreuils etc. Enfin, me disait un de mes guides qui énumérait toutes les ressources que ce pays offre à l'industrie, l'on jouirait ici de tous les avantages, si l'on était à portée de se procurer les secours religieux, et si l'on n'était sans cesse écrasé par l'idée qu'on peut mourir sans avoir un prêtre pour se réconcilier avec Dieu ».

Un chèque timbré

En 1985, Robert Labbé, ancien conseiller de Saint-François (érigé civilement en **1850**), inventoriait avec son équipe les archives municipales de Saint-François-de-Beauce, localité-mère de Beauceville.

Un bon jour, il se surprit à découvrir des timbres sur des chèques... certains contribuables, voulant économiser, expédiaient leurs comptes de taxes sans enveloppes ! On n'a rien à cacher à personne...

Ces riches archives dévoilent même que la municipalité accorde de l'aide, en 1860, en distribuant des graines de semence. Parfois, on paie des frais médicaux à l'arrivée d'un nouveau-né... à raison de dix-huit cennes du bébé ! Au cours de la 2^e guerre mondiale, Saint-François impose une amende de cinq piastres aux détenteurs de radio à ondes courtes ; on veut ainsi empêcher de possibles déserteurs d'intercepter des messages de la police militaire.

Règlement pour les femmes

À l'époque des hommes nu-tête à la messe et des femmes à chapeaux... Le 18 juin **1851**, à une assemblée des anciens et nouveaux marguilliers de Saint-François d'Assise de Beauce :

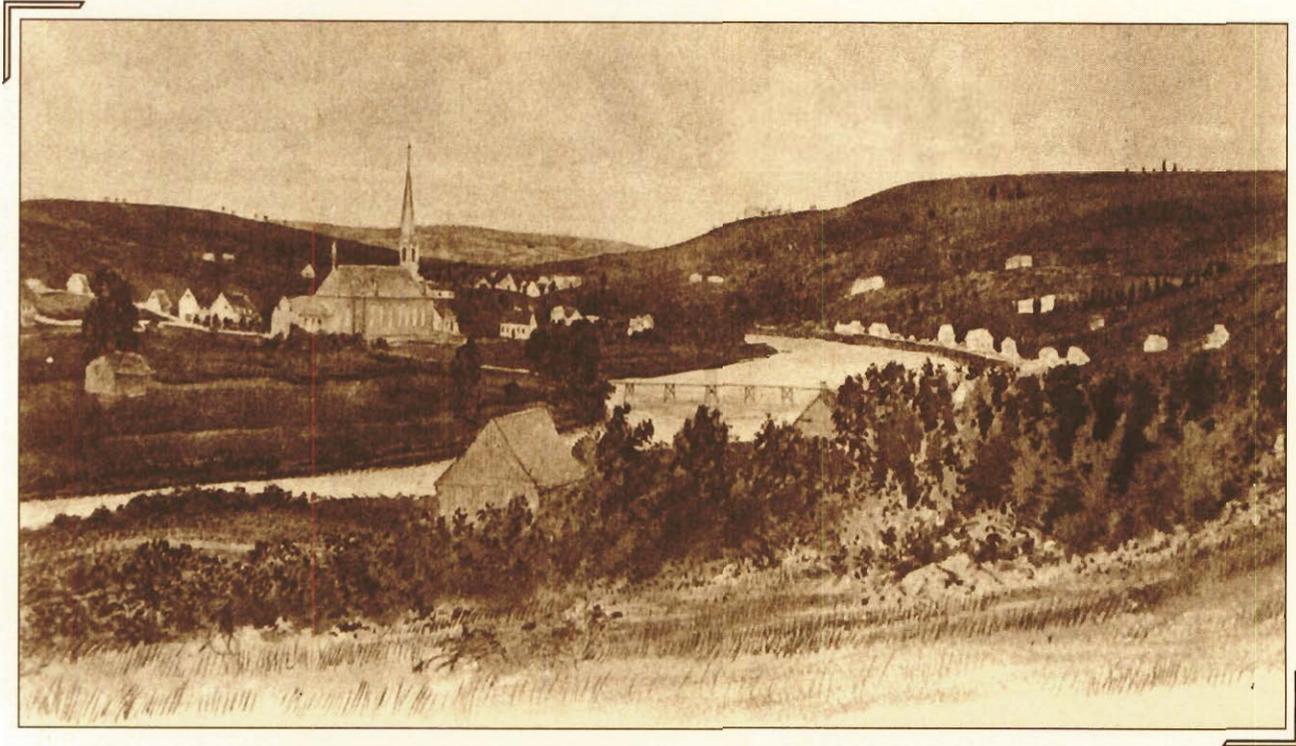
« Que les femmes dans l'église occuperont l'allée du milieu au lieu de celle du côté de l'Évangile, qui sera occupée par les hommes, ainsi que celle de l'Épître ».
(Fabrique Saint-François, Registre 2, page 73)

En passant, le vin du curé était-il du Tarragone? Si oui, paraît-il qu'il goûtait « le petit Jésus en culotte de velours... ».

Souscription pour une bibliothèque

« La bibliothèque de Morin », telle est la seule indication au registre 3 de la page 85 des archives religieuses de Saint-François. Généreuse collecte de **1863** :

« En argent 0.11.8 louis en argent avoine 10 3/4, 6 morceaux de lard, 3 oignons 1.3.0, 15 lb de filasse, 4 lb de bœuf, 7 savons de 2 morceaux 0.8.1, total de la quête des livres 2.2.9 louis 21/2 m. avoine, argent 71/2, 1 quartier de mouton 0.7.71/2 1 lb filasse 1 : m. lard 0.1.0 ».



Devant le presbytère de Saint-François-de-Beauce, un artiste a immortalisé le premier pont sur chevalets, posés à tous les vingt-cinq pieds. Installé après la crue des eaux printanières, ce genre de pont eut cours de 1865 à 1885. Ouvrier de la construction de l'église en 1857, Georges Grégoire de Sainte-Marie en est l'instigateur. Scène bucolique... (Collection privée Clément Jolicoeur)

Les maisons de la famille de Léry

Ces seigneurs demeuraient avant tout à Québec. Par exemple, de 1913 à 1963, Yvonne de Léry à Gustave-Fraser demeure face au Parlement de Québec, au 49 Grande-Allée, 2^e voisin de la Croix du Sacrifice. Les vitraux Chaussegros de Léry de la Bibliothèque Madeleine-Doyon proviennent de cette maison. Jadis, en été ou par affaires, ils montaient en Beauce. Vers 1772, la famille bâtit un moulin à farine, sur les bords de la rivière du Moulin, qui s'alimentait en eau à même les Lac Fortin et Volet. Ils séjournèrent dans la partie du moulin reposant sur la terre ferme.

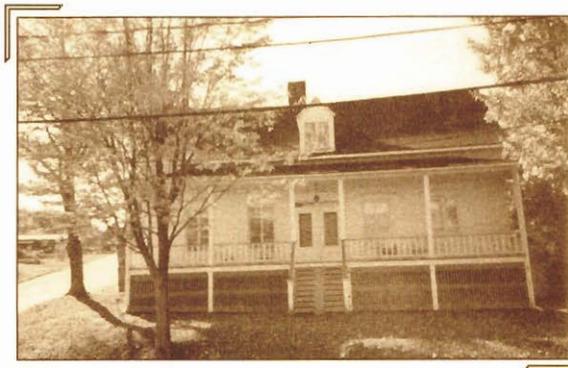
De 1804 à 1936, pas moins de vingt-deux membres de la famille de Léry sont ensevelis dans un **caveau privé** (concédé par la Fabrique en 1887), sous l'église paroissiale. Une plaque de cuivre en fait foi, à l'avant-gauche latéral. La nomenclature des prénoms de Léry indique bien l'origine des rangs : Alexandre, Joseph, Chaussegros, Fraser, Corinne, Charles...

Après le moulin banal, les Chaussegros se déplacent au bas de la côte de l'hôpital, près du bureau de téléphone actuel de Sogetel, dans la maison qui fut celle du charretier « **Toine Menoche** Veilleux », puis rachetée par Athanase Doyon qui agrandit la galerie et remplaça les trois lucarnes par une seule grande. Le bureau de téléphone y tint commerce jadis. Cette demeure fut déménagée sur l'avenue Saint-François.

Comme troisième résidence, le clan de Léry logeait à **la maison des mines**, près du moulin à broyer le quartz, levé au Rapide du diable en 1866. Cette maisonnette brûla en 1871. Henri Brouage Chaussegros de Léry achètera en 1871 **le manoir** de James Douglas, érigé en 1863 sur la rive Est, près des actuelles « Pièces Universelles » d'Yves Roy. Il agrandira cette résidence du tiers de ses dimensions originales. En date du 24 avril 1929, par le règlement 198, le conseil municipal du maire J.H.Des Rochers passe une résolution d'achat du manoir de Léry en vue d'y loger **l'hôtel de ville**. Georgiana Toulouse, veuve de Joseph Bernard à Charles aurait habité cette demeure très peu de temps ; elle voulait y faire une maison de chambres pour procurer de l'ouvrage à ses filles. Cependant elle se remaria, vendit sa maison à Gédéon Roy et déménagea à Saint-Georges. De 1932 à 1954, Mme Cécile Roy à Cyprien habita le "manoir" ; ce qui prouve hors de tout doute l'abandon de Beauceville par la famille Chaussegros.

Désuet, baignant dans un gris oublié, le manoir Rigaud-Vaudreuil dit de Léry, témoin de notre histoire locale, fut démoli en avril 1985... en plein 150^e anniversaire canonique de Saint-François. Le carré de maison original faisait 12,30 mètres par 9,27 et 7,68 par 9,27 mètres.

Une autre maison, supposément habitée par les de Léry, est celle de **Séraphin Bolduc** qui habitait le Bois des Amoureux de jadis, sise autrefois à l'arrière du Resto-Bar Le Normandie et de la Pharmacie Louise Binet.



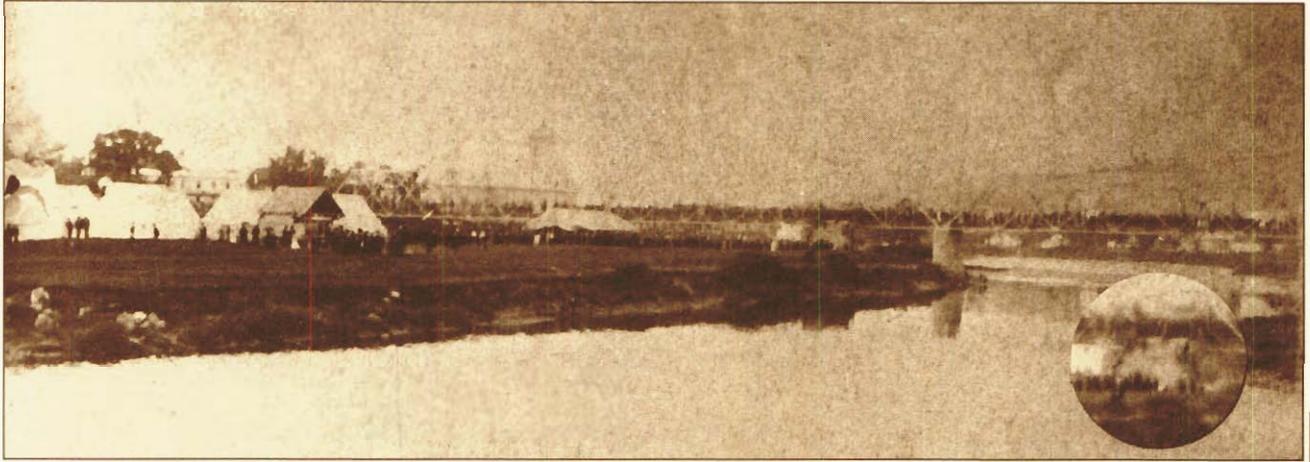
Une maison de Léry, celle de M. Mme Charles-Henri Roy.
Photo prise à l'automne 2003.
(Fonds André Garant)

Une autre **maison oubliée**, mais habitée par quelques membres de la célèbre famille se situe au 300, avenue Lambert Sud, pas tellement loin de la rivière du Moulin :

« Mon mari Charles-Henri Roy à Arthur "Thomiche" a acheté cette maison en 1937 d'Alexandre Bernard à "Got". D'ailleurs, les vitres de la cuisine sont encore "grafignées" de prénoms des Bernard. On nous a toujours dit que cette grande maison avait près de 200 ans et qu'elle était une maison d'été des de Léry.

Au fil des ans, mon mari a enlevé une lucarne et refait la porte d'en avant. Le 2^e étage compte six chambres. Depuis quelques années, la prairie et la sucrerie appartiennent, entre autres, à Roger Giroux à Rosaire », confie en 2003 Mme Jeanne-D'Arc Busque à Joseph, née en 1919.

En juin 2003, les Frères Maristes de Beauceville remettent à la Ville de Beauceville un vieux fusil (anglais ?) qui daterait des environs de 1840 ; le Frère Borromée Caron l'aurait sauvé de l'oubli. Ce genre de mousquet se trouvait au pailloir de l'entrée Sud du Collège du Sacré-Cœur ; il y était disposé avec une collection d'argent et d'autres armes de la 1^{re} guerre mondiale. F-X. Vaillancourt, chef de gare de Beauceville, l'aurait obtenu de la famille Chaussegros de Léry.



En juin 1899, l'Île Ronde de Saint-François-de-Beauce est en fête. Des tentes et abris temporaires ont été élevés pour la venue du premier ministre du Canada Wilfrid Laurier et du politicien Henri Bourassa. Déjà livré au public le 6 octobre 1898, on inaugure (le 16 octobre 1899) officiellement le premier pont de fer sur la Chaudière, à l'ombre du clocher. Ce pont est dû en bonne partie au député beaucevillois le Dr Jos Godbout. Dans le médaillon, en bas à droite, on aperçoit des escaliers, aménagés au centre - Sud du pont, prédécesseur de celui de 1932. (Collection privée Clément Jolicoeur)

Paco, son ours et le "Bloc"



David Mathieu et son épouse Zoé Grondin
(Corporation du Patrimoine de Beauceville)

David Mathieu à David à Louis à Jean et Appoline Poulin naît à Saint-François le 14 octobre 1830 et y décède le 16 janvier 1898. À Saint-Joseph, le 7 novembre 1853, une possible descendante amérindienne, Zoé Grondin à Pierre à Jean, épouse David Mathieu. À la mort de son marie, Zoé ira habiter chez son fils François dit "Taon", en bas du 1^{er} rang Nord-Est. Zoé décède le 22 avril 1909, âgée de 78 ans. Ils sont tous deux inhumés à Saint-François-de-Beauce.

Vers 1885, paraît-il que « Davi dit Paco » tua un ours dans le bois du « Bloc », sis entre Saint-Joseph et Beauceville, vers Saint-Odilon. Le recensement municipal de Saint-François de la Beauce de 1872 situe cette propriété d'Alexandre-R. de Léry :

« Le Bloc au carré long qui se trouve à la profondeur des terres de la concession St-Gaspard et Fraser Nord-Ouest. » Une superficie d'environ onze par dix-huit arpents, évaluée alors à 3264\$.

Ce bloc est celui formé par une petite montagne de fer exploitée par Messieurs Glover et Fry. À cet effet le régistreur-arpenteur Jean-Éphrem Proulx arpente le tout et dresse le plan le 6 décembre 1872. Le bloc se situe entre le Gros ruisseau de la mine et le Ruisseau de la prairie. Le même gisement de fer est sis à proximité d'une petite réserve de serpentine (silicate de magnésium), un genre de roche vert sombre.

Paco rapporta sa capture à Saint-François de Beauce... sur son dos ! Tout un exploit physique, car une photo vieillotte perpétue la légende beaucevilloise. Souvenirs d'un autre ours, Polo, l'attraction touristique de l'Hôtel Bouchard dans la décennie 1930... et l'ours qu'un Beaucevillois de jadis aurait vaincu dans les chantiers, d'où le surnom familial des « Boudour » (à bout de l'ours)... de 1945 à 1950, le « Captain William Schultz » opère avec Florian Vallée de Saint-Benoît Labre une tournée avec « The animals novelty » : à partir de 1946, quelques années avant Beauce Carnaval, l'ours Ted (500 lb et six pieds et demi) devient une véritable attraction régionale et provinciale.

En 2003, Simon Mathieu, fils d'Henri (1912-1994) au gars à Paco, précise les surnoms de cette « race » de Mathieu :

« Les enfants de David dit « Paco » et Zoé naissent et leurs descendants prendront ces surnoms : 1854 David (Cartouche) 1856 Charles (Sonon), 1861 Joseph (Gorlot), 1863 Pierre-Gédéon (Ross), 1865 François-Xavier (Taon), 1869 Napoléon (l'Gars), 1872 Jean-Philippe qui n'a pas été 'baptisé' et 1875 Florida (la Petite). 1858-1860 Edouard, Philomène 1867-1870.

Par contre, une autre famille de Mathieu porte d'autres surnoms ; par exemple, Émile Mathieu, mari de Gemma Caron, est le fils de Joseph « blanc chocolat » et de Joséphine Pomerleau ».

D'autres **surnoms Mathieu** fusent ici et là. Sans méchanceté, reflets d'un passé récent : Les siffleux, Rus, Cartouche, Charlot, Jean Cola, Jeanne, Jack Poux, Dustin Bonhomme, Talotte, Fiston, Le blanc, Bébé Gédéon, Noé, Ti-Noir, Noir à Taon, Touchet, etc.

Que dire de la grosse **famille Poulin** ; les variantes sont nombreuses. Les Cap, les Lazi, Bourdette, petit Bourdette, Bedon, Castor, Gabin, Gé, Pierrette, Got, Bram, Bram à garçon, Catiche, Pierrat, Yvonne, Tetane, Lamasse, Rné, Trol, etc. Vrai cachet né-natif beauceron. Dans la décennie 1930, on répertorie plus de cent familles Poulin à Beauceville. En 2003, toujours à Beauceville, le botin téléphonique donne 396 noms différents de Poulin.

« Chasseur »

Joseph Roy, fils de Pierre Roy et de Geneviève Poulin naît en 1864 à Saint-François-Ouest ; en 1904, son père l'établit sur une terre, près de la côte du rang du Raccourci. En 1905, il épouse Lucie Poulin qui lui donna huit enfants.

Selon sa petite-fille Madeleine Poulin, paraît-il qu'il aimait jouer du violon et de l'harmonica pendant que sa fille Malvina l'accompagnait à l'harmonium. Cependant, ce qui le distinguait avant tout était son habileté reconnue à la chasse, d'où son surnom de « chasseur ». Pendant des périodes de deux à trois semaines, il se rendait à pied aussi loin qu'aux frontières américaines. Un ami amérindien lui avait même enseigné les bienfaits médicaux des plantes. Fusils, pièges à ours et collets. Les rats musqués attrappés à la canne à pêche étaient « pleumés » sur place et laissés en proie aux oiseaux. À la maison, il huilait ses peaux d'ours, de loups, de renards ; il les faisait sécher trois-quatre jours et les roulait dans le sens du poil pour ne pas les abîmer.



Hiver 1938, Henri Mathieu et son fils, le petit Mario... « Paco » d'une génération à l'autre ! (Fonds Mme Henri Mathieu)

Plus tard, il prenait le train à la Punaise et allait commercer ses prises chez J.B.Laliberté de Québec. "Chasseur" revenait à la maison avec des vêtements, des fruits et des friandises pour sa famille. Joseph Roy est décédé en 1952 ; sa terre appartient aujourd'hui à Julien Roy à Gédéon à Cyprien, époux de Madeleine Poulin, petite-fille de "Chasseur". Retour aux sources!

Une vieille chanson

Les paroles suivantes ont été retrouvées manuscrites à même les feuilles originales des "Notes" du curé Benjamin Demers, publiées en 1891 à Saint-François-de-Beauce. Elles ne sont pas de la main du curé. Au fil des ans, des écritures diverses ont souillé et parfois enrichi le petit recueil de Demers. Cette complainte relève-t-elle de la période des voyageurs maritimes, des coureurs de bois ou tout simplement d'une guerre mondiale ? Espérant qu'elle ne soit pas seulement une chanson populaire larmoyante d'époque. Sur quel air était-elle entonnée ?

L'orthographe en a été corrigée. La chanson se termine par une dizaine de lignes de sténographie... L'âme des vieilles choses revit grâce à cette complainte anonyme :

Je suis un voyageur partant pour un service
Avec regret de quitter mon pays,
Fondant en pleurs pour ma chère maîtresse.
Dès son enfance je l'avais protégée
Mais à la fin, j'adressai ma prière à mes amis.
Je fis mes derniers vœux
Car si je meurs sur une terre étrangère
Je vous supplie, portez-lui mes adieux.
Adieu je pars.

Mais il faut que je parte bien loin de toi
Je n'ai plus de bonheur
Je t'ai chérie dès ma plus tendre enfance
Mais aujourd'hui
Tu fais couler mes pleurs
Ô doux époux que pleurs sont extrêmes
Procure-moi le bonheur et l'espoir.
Petit oiseau, portez-moi sur vos ailes
J'aurai encore l'espoir de t'y revoir.

Disant ces mots dans mes bras
Je la presse en arrosant son cou de mes pleurs.
Je vais partir car le bruit de la messe
Vient annoncer l'heure de mon départ.
On vit toujours toujours.
En espérant de s'y revoir toujours victorieux.
Dieu m'a toujours préservé l'innocence
En t'embrassant je t'y fais mes adieux.

Avec regret, je vais quitter mon village.
Je vais m'arrêter sur le bord d'un ruisseau,
En soupirant, en versant quelques larmes,
En regardant le clocher du hameau.

C'est ici que le sort nous sépare.
Bien loin de toi, je n'ai plus de bonheur.
Disant ces mots, je me mis en voyage.
Adieu le lieu de mon berceau.

Je suis un voyageur partant pour un service
Avec regret de quitter mon pays.



La résidence de Pierre-Ferdinand Renault dans toute sa splendeur d'antan. Aménagement paysager et verdure luxuriante de juin 1902. Une dame et son vélo à droite... P.F.R. en montage fleuri en relief, à la façade. (Collection privée Clément Jolicoeur)

J'ai presque 100 ans comme Beauceville !

Les Beaucevillois se souviennent de Jean Gilbert à Pierre (1865-1966) décédé à 100 ans et 4 mois, de Mme Antonio Landry dite Rachelle Morin décédée le 23 juin 2002 à 102 ans et 7 mois, de Mme Joseph-Pierre Fontaine dite M.Éva Rosberry décédée le 14 mars 2000 à 102 ans et 9 mois, de Philomène Ratté morte en 1948 à 103 ans et 6 mois et de Philius Bernard à Olivier (1866-1970) décédé à 104 ans et 5 mois.

Rencontré le 15 octobre 2003, **Dominique Lacombe** à Charles à François-Xavier se penche brièvement sur son long passé de Beaucevillois. Il est né en 1909 au rang Saint-Charles. À Beauceville, le 17 juillet 1940, il épouse Germaine Roy. Depuis 1952, il demeure toujours dans sa maison sur la 8^e avenue des Érables, sur la rive Ouest de Beauceville.

Il a été quinze ans cultivateur sur une terre vers Saint-Simon. Naturellement, il a été aussi bûcheron. Âgé de 64 ans, M. Lacombe prend sa retraite comme employé municipal. Il avoue ne pas être habile dans un monde mécanique, électronique. Il se dit plus à l'aise avec une hache et un "buck-saw".

À l'évocation du centenaire de Beauceville, il secoue légèrement la tête pour mieux voir ses souvenirs en vrac :

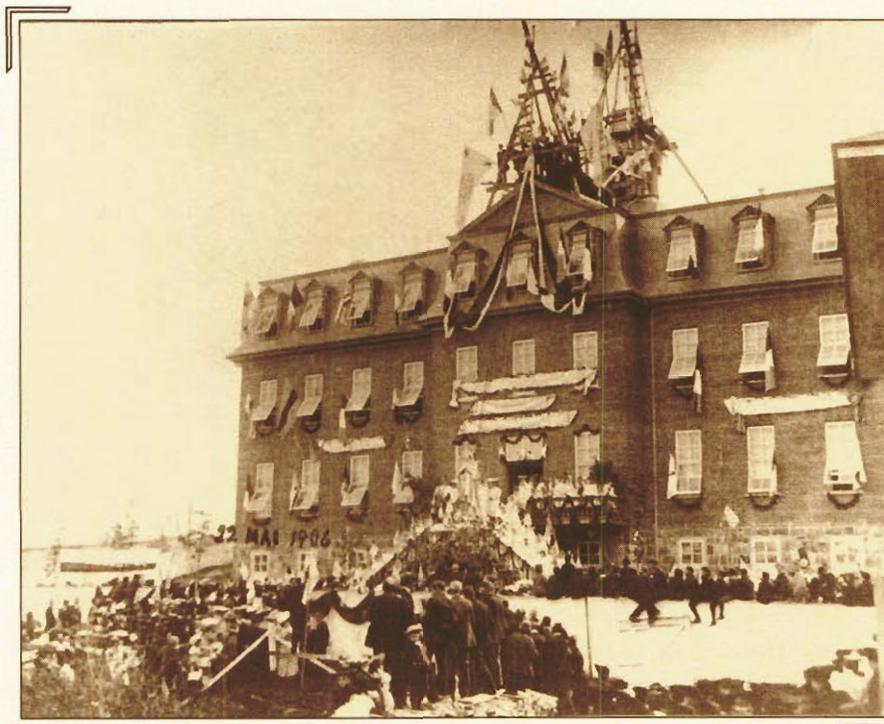
• Petit gars, il y avait le restaurant d'Alfred "Taon" Fortin à Fortunat dans l'Ouest, près du pont : sa fille Hélène Fortin a marié en 1939 André Lacroix à Edouard. Avant 1903, paraît-il que les vieux bancs de l'église avaient des petites portes pour protéger du froid et il y avait aussi deux fournaises pleines de tuyaux qui montaient dans les airs, une vers en arrière et une en avant. Le bois de chauffage venait de la terre de la Fabrique vers Saint-Benjamin.

Moi, j'ai été un petit peu à l'école, celle du rang Saint-Charles, sur le site actuel d'Hugues Giroux. Les maîtresses étaient Anna Loubier, Laura Larochelle et Bernadette Drouin avec qui j'ai fait ma première communion. Dans ce temps-là, les vicaires nous faisaient marcher au catéchisme. Comme on ne connaissait que très peu les jeunes des autres rangs, la bagarre et les claques sur la gueule revollaient souvent à la récréation, près de l'église...

Avec un "team" de chevaux, je me souviens aussi avoir charroyé de la roche en bas du Rapide du diable. Le maire de Beauceville-Est (1930-1934), Henri Renault à P.-F. fait installer des estacades, des brise-glace au Rapide. C'est son beau-frère, Jean-Marie Cartier qui est le "foreman". On prenait la roche sur la terre de mon oncle Napoléon Lacombe et on revenait par la vieille route de mon arrière grand-père Frédéric Lacombe du rang Saint-Charles. Les estacades étaient en bois, bardées de fer avec un empierrement.

En tout cas, il y en aurait tellement à dire. Si je peux à nouveau te rendre service, tu reviendras... en autant que je m'en souviene encore ! »

La minute 15623 du notaire Félix-Georges Fortier, en date du 2 mars 1932, reconnaît que les piliers des estacades seront construits à 1000\$ par la Commission des eaux courantes du Québec sur les lots de Léry 179 et 182 de Saint-François, sans nuire au futur barrage hydro-électrique du Rapide du diable. En 1937, on apprend qu'Edouard Lacroix s'est gardé des pouvoirs "électriques" futurs possibles au Rapide et au Bras.



Le 22 mai 1906, bénédiction de la statue
que l'on hissera au dôme du Couvent Jésus-Marie de Beauceville.
(Collection privée Clément Jolicoeur)

Henri-Séverin Béliand (1869-1935), le prisonnier-député

Il naît à Louiseville et en 1887, il devient citoyen de Saint-Joseph-de-Beauce. De 1897 à 1925, il est successivement député libéral provincial et fédéral de Beauce. En 1911, Wilfrid Laurier le nomme ministre des Postes.

Pendant la première guerre mondiale, il est médecin en Belgique. Pendant trois ans, il sera fait prisonnier à Berlin. À l'élec-

tion fédérale du 17 décembre 1917, toujours prisonnier de guerre, Béland est réélu député sans opposition par les Beaucerons... malgré son absence. Le sénateur libéral et résident de Beauceville, le Dr Joseph Godbout et son frère Me Arthur Godbout, député libéral provincial, le remplacent pendant son emprisonnement. Il est très populaire ; ainsi, vers 1920, il y a même un club de hockey "Béland" à Sainte-Marie ! Jos Godbout demeurait voisin du notaire Louis Blanchet, à l'actuel 261 avenue Lambert, voisin du bureau de poste. Godbout maria la grand-mère de Gaspard Fauteux. Sa maison passa au feu.

En 1919, L'Éclaireur de Beauceville publie « Mille et un jours en prison », recueil de 278 pages, agrémenté de poèmes et de notes historiques. Il deviendra ministre du rétablissement des soldats à la vie civile, ministre de la santé et sénateur de Lauzon. Décédé accidentellement en Ontario, il est inhumé à Saint-Joseph-de-Beauce.



Beauceville, en début XXe siècle. À l'arrière du presbytère de 1874, les bâtiments de la Fabrique. La "maison blanche" du Couvent. À l'avant de l'église, à la jonction de la rue Grondin et de l'avenue Lambert, la salle publique, bientôt déménagée à l'arrière de l'église, future École presbytérale de 1947 à 1954. L'Hôtel Barbeau sur l'autre côté de la rue. (Collection privée Clément Jolicoeur)



Quatre ans après l'obtention de son statut de ville, les quartiers Est et Ouest de Beauceville en 1908, l'année de la fondation de L'Éclaireur. Dans l'Est, un grand boisé étire sa tranquillité du notaire Philippe Angers à P.F.Renault. Fin XIXe siècle, Angers (avec Jos Godbout) et Renault (avec Taschereau Fortier) sont impliqués dans l'épopée aurifère. (Collection privée Clément Jolicoeur)

Éva Bouchard et le "fou à Bédard"

En 1916, « Maria Chapdelaine », une édition canadienne du roman du Français Louis Hémon (1880-1913) est publiée. Ce roman du terroir aura tout un succès. En 1911-1912, Hémon a habité la ferme de Samuel (Chapdelaine) Bédard à Péribonka au Lac St-Jean. L'épouse de Bédard se nomme Laura Bouchard (décédée en mai 1932), sœur d'Héva-Elmina dite Éva Bouchard, institutrice de rang qui était plutôt sceptique face à l'écriture du Français, engagé sur la ferme de son beau-frère. Hémon, surnommé le fou à Bédard, ne faisait que peu de cas d'elle.

Hémon travaille à 8\$ par mois, logé et nourri. Une quinzaine d'années plus tard, Bédard exploite l'hôtel Maria-Chapdelaine à Péribonka. Éva avait étudié cinq ans chez les Ursulines de Roberval et enseigna plusieurs années, « avec une instruction suffisante pour être en mesure de prodiguer quelqu'enseignement dans des écoles paroissiales », selon Abraham Villeneuve, curé de Saint-Edouard de Péribonka.

Plus tard, des connaisseurs avancent plutôt que c'est Laura Bouchard qui inspira Hémon.

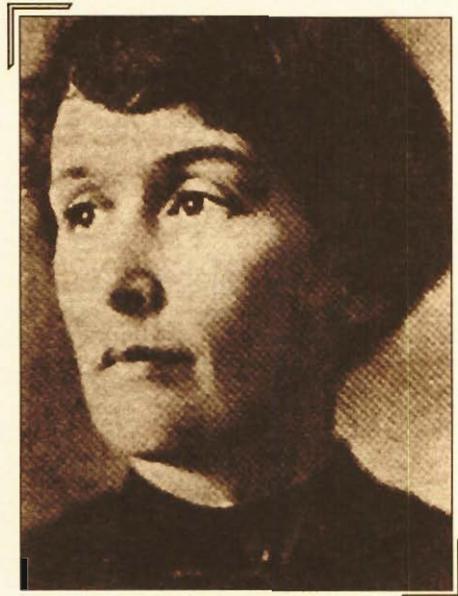
« Parée d'une froide indifférence et d'un certain mépris pour le halo dont vient l'envelopper cette double personnalité, Éva Bouchard vit ces années très retirée, comme secrétaire de l'abbé Elzéar Delamarre, fondateur du sanctuaire de N.-D. de Lourdes, à Lac-Bouchette. En 1925, elle prend la relève chez son frère Nil, à Péribonka, auprès de ses neveux orphelins. La pression liée au succès du roman, qui ne cesse de monter au Canada, jointe à celle de l'étranger, se fait de plus en plus exigeante à ses dépens.

En novembre 1928, Éva Bouchard entre ouvertement dans la ronde en acceptant de prononcer une conférence devant les membres de la Société historique de Montréal. Présentée à son auditoire comme « l'héroïne unique et authentique de Louis Hémon », elle rappelle sobrement ce qu'elle sait de l'auteur », selon Anne-Marie De Launière-Dufresne, le 6 novembre 1976.

D'ailleurs sur cette lancée, l'institutrice vient donner en 1928 une causerie à l'École Normale de Beauceville, localité où son frère Gustave exploite deux hôtels.

Ainsi, en date du 8 janvier 1928, les Annales de l'École Normale de Beauceville nous apprennent :

« Causerie à la salle de musique par Maria Chapdelaine en personne Mademoiselle Éva Bouchard, l'héroïne de Louis Hémon. Elle résume l'ouvrage, donne d'intéressants détails sur la vie de colon et invite les jeunes normaliennes qui n'auraient pas la vocation religieuse à se marier avec des colons pour aller continuer, au Nord, le rôle sublime des défricheurs qui taillent leur terre à coups de haches et à force de courage ».



Éva • Maria Chapdelaine • Bouchard.
(Journal Perspectives)



Est-ce qu'on s'apprête à déménager l'ancienne chocolaterie de 1896 (66 sur 36 pieds) du Français Félix Hoerens, de l'embouteilleur (et maire) N.T.Turgeon vers 1905, de Benoit Dussault et P.E.Bégin, manufacturiers de bière d'épinette, d'eaux gazeuses et de tempérance vers 1907 ? La Cie Immobilière P.F.Renault est aussi impliquée dans ce bâtiment. En 1928, cette bâtisse deviendra une des deux propriétés hôtelières de Gustave Bouchard. En 1938, Jes Religieuses de Jésus-Marie en feront leur « Manoir Chapdelaine ». À l'arrière, les 365 fenêtres de l'École Normale. (Collection privée Clément Jolicoeur)

Le Fonds Victor-Tremblay de la Société historique du Saguenay (dossier 2550, pièce 33) précise :

« Éva Bouchard, de son côté, a toujours refusé d'être ce personnage, dont elle n'avait ni l'âge ni le caractère ni les conditions de vie. Et ce fut toujours ainsi. On est en droit d'être surpris qu'après 60 ans, on croit découvrir la chose, que par défaut d'information on se soit fait une idée fautive du rôle d'Éva Bouchard, la supposant comme l'incarnation de la fille du colon Chapdelaine, alors que son rôle qui en fait une vraie "Maria Chapdelaine" est différent.(...)

En outre, et c'est le fait le plus indiscutable, après qu'on lui eut attribué la personnification de Maria Chapdelaine, Éva Bouchard, en dépit de son opposition et de ses longues absences, a été obligée de se résigner d'abord, d'accepter ensuite et de remplir ce rôle, tant par les exigences des circonstances que par le vouloir de maintenir et de développer au bénéfice de la région et du Canada français un appoint intellectuel et social important. Elle a recueilli le flambeau et a su l'alimenter d'une tradition et d'une documentation qui lui ont fait une place importante dans notre vie et notre histoire. (...) Et sans cela, que nous resterait-il de concret et de parlant sur le passage de Louis Hémon chez nous, sur ce qui l'a inspiré et nous a valu d'être connu aux dimensions de l'univers ? ».

Quoiqu'il en soit, dans la décennie 1920, les soirées Maria Chapdelaine s'avèrent très populaires au Québec. Le frère d'Éva Bouchard à Adolphe, Gustave, est très fier de la renommée qui rejaillit sur sa famille. Doué d'une voix de basse assez spéciale, Gustave se produit ici et là au Québec. Il en vient même à rencontrer un compatriote du Lac Saint-Jean à Beauceville, l'homme fort Victor Delamarre (1888-1955).

De fil en aiguille, Gustave achète à Beauceville l'Hôtel de Gabriel Berberi, obligé par une clause contractuelle de ne pas exploiter un hôtel dans les environs. Berberi ira ouvrir un hôtel à Sainte-Julie. Auparavant, à Beauceville, le 20 mai 1931, Roméo Bouchard à Gustave, né en 1903, épouse Marie-Ange Mathieu, fille de Pierre Mathieu à Jean et d'Élise Ratté.

En 1928, Gustave voit grand et se porte acquéreur de la Fabrique de chocolat, initiée à Saint-François en 1896 par Félix et Daniel Hoerens. Excellent organiste, pianiste et barbier, son fils Roméo opère pendant l'été cet Hôtel Bouchard dit Manoir Chapdelaine. Gustave fait faillite en 1933 et déménage à Sainte-Marie de Beauce, East Broughton et Québec. En 1938, les Religieuses de Jésus-Marie achètent ce Manoir Chapdelaine et le déménagent par cabestans à côté de l'École Normale de Beauceville. Naissance du "Manoir Chapdelaine". En 1938, La Société des Amis de Maria Chapdelaine ouvre le Musée Louis-Hémon à Péribonka ; Éva Bouchard en sera la première "gardienne" jusqu'à son décès en 1949.

En septembre 1993, Marcelle Racine de Montmagny vient à Beauceville. Elle est sur les traces d'Éva Bouchard. Accompagnée de la nièce et du neveu d'Éva, Jeannette Bouchard (1909-1998), belle-mère de Mme Racine, et de son frère René Bouchard. Le 23 octobre 1933, à Sainte-Marie-de-Beauce, Jeannette Bouchard à Gustave épouse Lionel Blais de Montmagny. Sa sœur Gertrude Bouchard épouse à Vallée-Jonction, le 28 mai 1939, Daniel Madigan, père de S. Pauline R.J.M. Le 6 avril 2004, la Maison V.L.B. publie le roman historique de Mme Racine : « Éva Bouchard-La légende de Maria Chapdelaine ».

« Éva est née le 11 février 1885 à Saint-Prime ; elle est décédée célibataire le 24 décembre 1949, à Péribonka. Elle est la fille d'Adolphe Bouchard cultivateur et de Zélina Dumais. Une histoire d'amour gardée secrète, mais détectée par quelques proches seulement., » révèle l'auteure Marcelle Racine.

Vide-Poche

« Entre les deux grandes courbes de l'ancienne route 28, devenue la 108, une petite route de gravier mène vers le Bras au Nord. Voilà le rang Saint-Alexandre qui s'embranché au rang Sainte-Catherine. De la 2^e courbe aux limites de Saint-Victor, partie de Saint-Alfred, c'est le rang Saint-Louis. Le rang "Vide Poche" fait un demi-cercle et se trouve perpendiculaire à la 108.

Ma mère, Bernadette Bernard, avait coutume de parler de quêtoux et de "Ville Poche" » ...se souvient Paul Rodrigue à Émile, un ancien petit gars de la 108. D'autres sources rapportent que les habitants portaient la poche de jute vide sur l'épaule, avant d'aller faire leurs provisions au village de Saint-François.

Si les anciens mesuraient la richesse d'un fermier à la grosseur de son tas de fumier et la richesse d'un notable à la largeur des plinthes des pièces de sa maison, l'évaluation municipale de certains marchands de Saint-François-de-Beauce semble éloquent :

1882 : Pierre-Ferdinand Renault	1500\$	1889 : P.-F. Renault	6000\$
P. Cyprien Fortin	300\$	Frédéric Morency	5000\$
		Charles Brunelle	5000\$
		Magloire Ouellette	2000\$
		P. Cyprien Fortin	1500\$
		F.X. Lemieux	700\$



La côte du futur hôpital de Beauceville en... 1912.
 Ce sentier longe le Collège du Sacré-Cœur bâti près de vingt ans auparavant. Cette "trail" mène au petit hospice, situé alors vers la maison d'André Caron. Les poteaux marquent un début de modernisme... la Ville de Beauceville a pourtant huit ans d'existence !
 (Collection privée Clément Jolicoeur)



En 1920, le bas de la route 108 dite de l'hôpital. On se bâtit près des écoles, du pont, de l'hôpital, à l'ombre du clocher. Face au bas de la côte, le magasin général du premier maire de Beauceville, P.Cyprien Fortin.
 (Collection privée Clément Jolicoeur)

Souvenirs d'enfance à Beauceville

En 2003, Mme Guy Champagne de Saint-Honoré dite Anne-Marie Lacombe à Henri, née en 1929, se penche sur le passé récent de Beauceville, mais si lointain à la fois. Entre l'époque de l'enfance de ses bonhommes sept-heures et de l'adolescence, elle a su garder en mémoire de belles images de sa petite ville de naguère. Bénéficiant de son expérience et greffons-y des notes de rapaillage historique glanées ici et là :

- Absolon Gilbert du Lac Rond allait reconduire son **troupeau de vaches à pieds**, jusqu'à Québec. La rue était pleine de "beuglements" d'animaux. Ça lui donnait environ cinq beaux dollars pour ce voyage. Les temps ont bien changé. Paul Lacombe à Henri possède cette maison de M.Gilbert, reconvertie en résidence estivale.

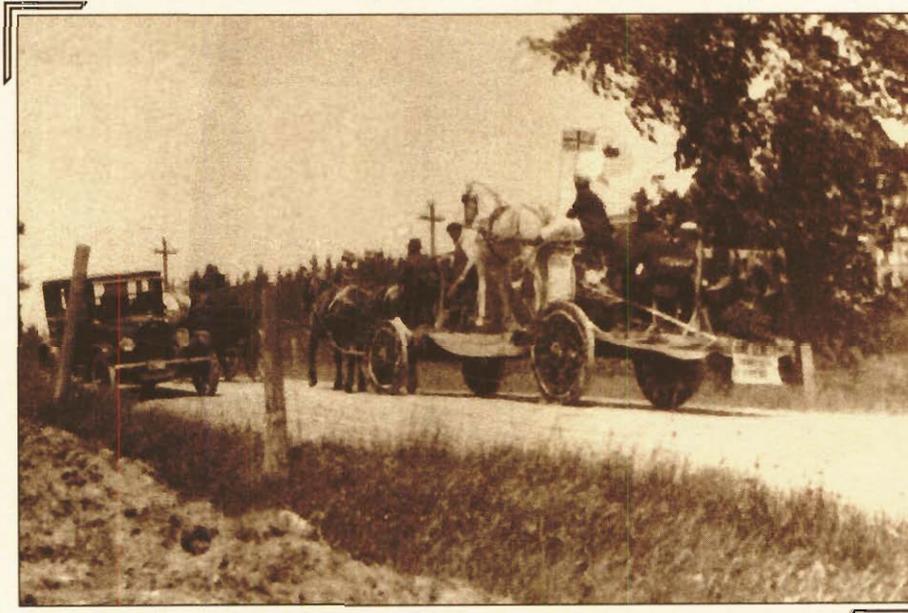
- Le flou de l'enfance et des **draveurs** virevoltant d'une bille de bois à l'autre sur la rivière. Tout un spectacle où les longues gaffes et les crampons valsaient des pitoune à l'eau glacée. Divertissement gratuit.

- Mariée en 1941, et résidente du bord de l'eau Sud-Ouest de Beauceville, Mme Charles-Henri Roy se souvient de grandes barques rouge-vin et profondes. Elle était âgée de huit ans et se rappelle avoir traversé la rivière dans une telle embarcation pour aller à la messe... le pont de Notre-Dame-des-Pins parti à la débâcle de 1927.

- La **saison des foins sur l'Île Ronde** avec chevaux et charrettes. Une fois les foins coupés, un troupeau de moutons allait y paître. Était-ce l'époque d'Athanase Veilleux ? Paysage bucolique. Les alluvions de la rivière du Moulin ont formé peu à peu cette île... pas nécessairement ronde ! Depuis 1980, en aval, la petite Île-aux-raisins est disparue avec le nouveau pont, car sa terre a été ramenée vers les piliers du pont.

- Marcher au cathéchisme de notre 4^e année scolaire. Un mois à rencontrer le vicaire qui nous questionnait sans cesse. La **communion solennelle** et son fameux certificat, une étape importante de notre vie d'écolier !

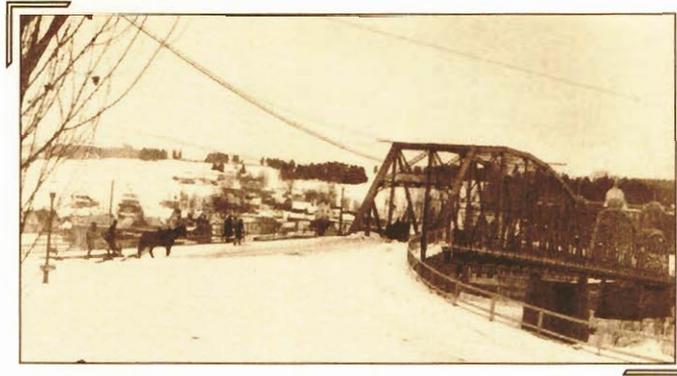
- La fête patriotique de la **Saint-Jean Baptiste** au Collège du Sacré-Cœur... les gars se faisaient valoir en gymnastique et en amusements pour les enfants. Fierté de notre jeunesse.



Le 24 juin 1926, le char allégorique du cordonnier Aimé Genest, lors de la Saint-Jean Baptiste à Beauceville. Le drapeau de l'Union Jack britannique flotte au vent. Le traditionalisme des chevaux rencontre les premières automobiles du temps de Charlie Chaplin. (Collection privée Clément Jolicoeur)

- Le **costume noir** obligatoire des filles du Couvent. Noir de la tête aux pieds, même à six ans. Les gars du Collège, eux, devaient être propres et convenables, sans autres obligations. À Pâques, la parade des couleurs printanières égaie l'œil.

- L'hiver, le responsable du déneigement ne comptait que sur un cheval attelé à une gratte de bois, "home made", pour déblayer tant bien que mal les rues du côté Ouest. On pouvait bien dire qu'il neigeait plus dans ce temps-là...



La belle époque des "sleighs", des attelages d'hiver, en plein cœur de Beauceville-Est, face au Café Bleu devenue Restaurant Le Normandie. Jadis, Charles Paré grattait avec son cheval et François Boucher avec son bulldozer. (Collection privée Clément Jolicoeur)

- L'été, un "étranger", habillé pauvrement passait par les rues pour **réparer les parapluies**. Il parlait peu ; on ne savait rien de lui, ni son nom, ni son âge, ni d'où il venait. Il travaillait pour quelques sous seulement.

« Petit métier oublié. Mode d'antan. Le temps vire-t-il à l'eau ou au vent ? Sortons "l'atoucas". Branches tordues, tenon, baleine et fourchette à rafistoler. Reposer un embout. Revoir le coulan, les ressorts... Gestes endormis. La Beauce au temps jadis ».

(Commentaires d'André Garant, tableau de Rolland Drouin, Collection Hervé Pomerleau)

- **Le boucher** Doyon de Notre-Dame-des-Pins et son cheval tranquille, attelé à une voiture noire fermée. Nos mères sortaient de la maison faire leurs achats dans la rue.



Lors d'une autre débâcle, celle d'avril 1947, sur la 1^{re} avenue Est la voiture attelée du laitier Wilfrid Mathieu, face à Jos É. Cloutier, dont l'épouse est la petite-fille d'Onésime Latulippe (pont à péage). (Collection privée Clément Jolicoeur)

- Vers 1937, de ténébreux **Bohémiens** séjournèrent une fois par année au Platin. On ne savait rien d'eux. On en avait peur ! Nos mères craignaient les enlèvements d'enfants en se rappelant peut-être leur enfance... Ils avaient l'air bizarre dans leurs grands charriots de pionniers. Ce petit coin de paradis, près de la rivière du Moulin, les attirait. Ces "Romanichels" coupaient-ils les oreilles des enfants ?

Tout près du Platin, le futur développement Chapman, en l'honneur du poète du même nom, dont le père George W. fut officier de police responsable du bon ordre aux mines de Saint-François, agent en 1872 de la De Léry Gold Mining Co., marchand et maître de poste.



Anicet Busque et Henriette Mathieu. Avenue Lambert Sud, bâtisse de Sigefroid Mathieu. Commerce tenu par Léopold Roy à Alphonse en 1950, propriété d'Anicet Busque de 1951 à 1957, ensuite de Lucien Roy.
(Corporation du Patrimoine de Beauceville)

- **Baptiste Béland** naît le 19 avril 1904 à Sainte-Christine de Portneuf et décède à Saint-Georges de Beauce le 5 novembre 1996. Un bon jour, il arrive à Beauceville. On ne savait que peu de choses de cet "étrange" d'adoption. Même son nom ne sonnait pas beaucoup ! Il fallait le toiser et ensuite l'appivoiser. On a vu rapidement que Baptiste aimait énormément "attraper" son vis-à-vis avec une finesse incroyable.

Sous un air simpliste, se cachait un homme bon. À chaque automne, avant d'aller dans le bois, il allait s'habiller au magasin-général Lacombe : gros pantalons d'étoffe, des bas de laine, des sous-vêtements chauds, de solides bottes, des chemises de flanelle, un "jacket" carreaulé en lainage épais, des mitaines et un casque à la russe. Il demandait crédit pour ses achats de 75\$... et payait toujours honnêtement le printemps venu.

Un jour, notre homme-cheval met au défi un automobiliste de garder sa vitesse à 25 milles à l'heure... et le rejoint au gros galop ! Du jamais vu à Beauceville. Il aurait habité Vallée-Jonction, Saint-Joseph, Saint-Victor, Saint-Jules, Saint-Éphrem, Saint-Honoré, Saint-Georges et Saint-Benoît. Il aurait été plongeur et aide-cuisinier dans un restaurant, aide-fermier, gardien dans un cirque lors de tournées dans l'Ouest canadien et aux États-Unis... et amuseur public. Le "selky" de notre Alexis le trotteur est conservé au Village des Défricheurs de Saint-Prosper.

- **J. Henri Lacombe** tient **magasin-général** de 1936 à 1953, au 235 avenue Lambert, tout près du pont, sur le même site que la famille de Cyprien Fortin, le 1^{er} maire de la Ville de Beauceville. M. Lacombe a été maire de Beauceville-Ouest de 1944 à 1947. Son magasin est reconverti en local de la Caisse Populaire, resituée coin Saint-Charles en mars 1968. De novembre 1953 à mai 1972, il devient donc gérant de la Caisse Populaire de Beauceville. Très impliqué au niveau scolaire, directeur de la compagnie de téléphone et membre de la Chambre de Commerce. Marguillier de 1952 à 1955. Joueur et entraîneur au hockey. Il mérite un coup de chapeau.

En entrant dans le magasin général Lacombe, des étagères de marchandises sèches, pantalons et chemises de semaine pour hommes. À droite, tissus à la verge pour dames, patrons, fils, sous-vêtements. À gauche, le grand comptoir d'épicerie, le régime de bananes, au-dessus du réservoir d'huile à charbon. Le long du mur, de grands contenants à cassonade, de sucre blanc, de farine et de riz. Une meule de fromage languit sur le comptoir sur un papier propre : chacun coupait sa tranche et la faisait peser.

Le beurre de "peanuts", lui, était dans un grand bocal et le client emplissait lui-même son pot. La mélasse reposait dans la cave dans un grand tonneau. Aux débâcles, papa remontait le "stock" d'environ deux pieds car l'eau pouvait s'infiltrer par les égouts du magasin. Le beurre se conservait dans une boîte de bois dans l'endroit le plus frais du commerce. Les eaux gazeuses "Kik" et la "Melody Cocktail" de Gédéon Roy, distribuées par Félicien Veilleux étaient délicieuses : American Dry, Fraise, Orangeade, Cream Soda... et, sur les tablettes, retrouvait-on la liqueur Dussault et Bégin de Beauceville ? Les cigarettes "Turret" et "Sweet Caporal". Que dire du thé "Sauge" pour noircir les cheveux et retrouver la jeunesse ! Quant à lui, Elie Jarjour tenait magasin au site de "Poulin et frère" sur l'avenue Lambert.

Lors de la 2^e guerre mondiale, alors âgées de 14 et 12 ans, Thérèse et Anne-Marie Lacombe auront la tâche de distribuer **les coupons de rationnement** pour Beauceville. Le 2^e étage du magasin général leur servait de bureau. Pas un sou de dédommagement, on apprenait la générosité envers les parents et le travail bien fait. Le slogan du gouvernement se voyait partout : « Faire son effort de guerre ». Pas question d'auto de couleur noire, d'autres couleurs seulement. Une ambulance neuve ? Il fallait que les Giguère en fassent la réquisition à Ottawa, car le métal servait à l'armée.



En septembre 1945, sur la 1^{re} avenue de Beauceville-Est, on actionne les klaxons pour la fête de la Victoire, marquant la fin de la 2^e guerre mondiale.
Le poteau donne sur le coin actuel du boulevard Renault et de la côte du Centre Culturel.
(Collection privée Clément Jolicoeur)

La vie à Beauceville était chaleureuse, car le sens de la famille était présent partout.

« Le magasin général... du bout du monde. Capharnaüm. Odeur d'épices. Poussière de farine. Le père Jos est relancé aux dames par le jeune Baptiste à Poléon. Volutes de fumée âcre. Carrefour de services. La poste : porte d'entrée sur le monde. Lueurs blafardes d'une fin de journée sereine. Repos. Racines beauceronnes ».

(Commentaires d'André Garant, tableau Rolland Drouin, collection Hervé Pomerleau)

Les petits diables à Marie

Vers 1930, une célibataire sexagénaire habite les environs de l'église de Beauceville. Son frère est un musicien hors pair. Dans les veillées de cuisine, accompagné d'un violonneux, d'un guitariste et d'un accordéoniste, il soulève les plus endormis.

Toujours est-il que chaque matin, la vieille dame se tient une bonne heure, les bras pendants, les yeux fixes. Et si elle décide de partir rendre une visite, ses petits suiveux de diables l'accompagnent. Elle est même obligée de les pourchasser avec sa canne et de les reconduire chez elle.

Aussi, Marie cuit son pain. Les diabolins jouent dans sa pâte et lui donnent alors mal au cœur. Elle s'empresse de donner les boules de pâte à sa voisine... qui refile le pain doré aux poules... le diable au corps. Les amis des jeunes du quartier de la possédée viennent "sentir". Les Ti-Joseph Malin, les Ti-Georges et les Poulin du bout du pont s'en donnent à cœur joie !

Cachés sous la galerie, la brûnante venue, les gamins espionnent la vieille Marie. Elle réprimande alors ses diables. Un soir, elle marche de sa cuisine au hangar à bois accolé à sa petite maison. Ce soir-là, elle assène 52 coups de hache sur une bûche... a-t-elle tué 52 petites créatures ? Les a-t-elle séparées en 52 boules diaboliques à insérer aux boules de pâte à cuire du lendemain ?

Parfois, prenant son thé, elle jase avec ses petits malcommodes... se fâche et les invite à déguerpir. Soucoupe et tasse cassées font frissonner. Elle semble les pourchasser avec son balai jusque sur son lit.

Bing ! Bang ! D'autres fois, la lumière de la cuisine clignote bien malgré elle... elle les maudit, tue-mouches à la main. Les jeunes croient apercevoir de petits êtres rusés, transparents, diaphanes de 15-20 pouces de hauteur.

Les jeunes tiennent enfin caucus. Il faut faire parler la vieille Marie ! Pourquoi ne pas tendre un fil avec une épingle plantée dans le mastic et la vitre d'une fenêtre ? Frotté avec un morceau de résine, le bruit insolite la fera peut-être jargonner. Ils optent plutôt pour un petit bruit provocateur contre un tube de fer de sa galerie. Une petite bouteille vide de parfum accrochée après un fil noir no 10 cognera au poteau. Précaution oblige, la partie se joue à partir d'une chambre de la maison voisine.

Furtivement et en toute hâte, le petit groupe de rigolos se camoufle à la noirceur sous la galerie.

« Écoute-les encore !! », rage Marie.

Le stratagème marche. La vieille folle vocifère, déblatère avec force contre ces intrus de petits diables omniprésents. Un bon soir, les jeunes ont la peur de leur vie, courbés dans une petite cave poussiéreuse à espionner Marie, la possédée.

Couteau à la main, elle retient la porte moustiquaire et donne de grands coups de pieds, semble-t-il. Elle interpelle même ses visiteurs incongrus : Albert, Joseph, Jacques... Arthur, le petit démon le moins chanceux a été sectionné en deux et jeté prestement dans le jardin de la voisine.

Or, une fois par saison, le feu follet illumine le Rapide du diable, hanté par le grand patron de ces petits êtres mystérieux...

(Adaptation en conte par André Garant de l'anecdote de Patrick Doyon à Joseph Dodier dit le bijoutier)

Aurais-tu une tasse de sucre ?

À l'époque où le monde se parlait et se voisinait ! Échange de pâtés, de tartes, de sauce à spaghetti... Peu ou pas de télévision, peu de lecture de petites revues, mais beaucoup de bouches à oreilles, de voisinage de cordes à linge, de garage en établi. Un petit tour au magasin du village pour se renseigner un peu. Chaleur humaine. À l'époque des poêles à bois ventrus, nos mères portaient des "smocks, des dusters et des matinées". L'hiver, les "dépenses" ou placards de galeries servaient de réfrigérateurs.

De 1940 à nos jours, le jour et la nuit ? Trop, c'est comme pas assez ? La voisine, ce n'est pas madame chose-là !! Aujourd'hui, les nouvelles technologies telles internet nous permettent de naviguer dans le monde entier... tout en éprouvant de la difficulté à saluer notre propre voisin !



Vers 1930, l'entrée Sud de Beauceville-Est, le long de la Chaudière.
Trottoirs de bois et allées majestueuses d'ormes,
à l'orée du Bois des Amoureux.
(Fonds André Garant)

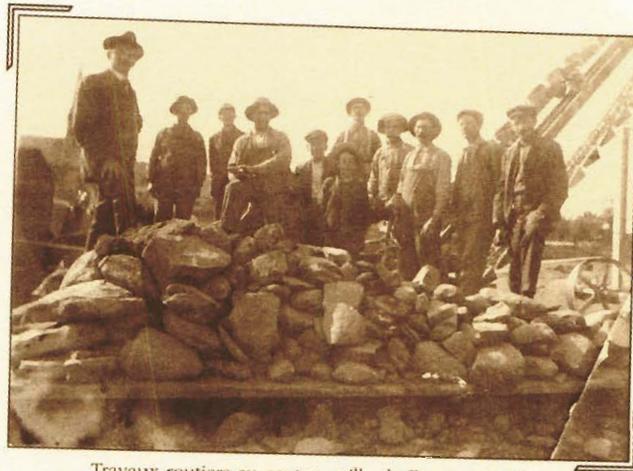
Pendant que M. le maire et M. le curé ...

Nos décideurs religieux et politiques sont bien sérieux. L'enfance se passe à p...
La patinoire, c'est la rue. La rondelle, les pommes de route gelées. Les co...
monde. Tunnels dangereux et invitants. Châteaux. Joues rouges.

À l'église, un De Léry se fait ensevelir dans le soubassement ; p...
le maire vote un nouveau règlement municipal... nous, on va fr...
plus long et "bouetteux". Barrages de sable pour emp...
d'imagination engourdies par des "crottes de fromage" e...
des classes ...

Décidément, les grandes personnes sont tro...
j'y vais... Cowboys et indiens dans le petit bo...
le hangar, en rêvant de devenir un aventurier de
des papillons. Se patenter des "bazous", faire péta...
Jouer au porte-feuille attaché à un fil de pêche et att...
le grand Beauceville, mesdames et messieurs.

Que la grosse
cour du Couvel
la rivière du Mol
bouchons de bou
et plus "le fin" que
Alors, mes bien chers
travaillent dans l'Est de
fumée de pipes et de cig
On aura bien assez le temp
Air pur de l'enfance.



Travaux routiers au centre - ville de Beauceville-Est,
le 24 septembre 1913.
(Fonds André Garant)



Vers 1942, devant l'Hôtel de Ville Est, bâti en 1935. Serait-ce des retraités de Jésus-Ouvrier?
rangée, Séraphin Bolduc, le curé Émery Pépin, Henri Lacombe, Josaphat Genest greffier, Patrick Veilleux, Marcellin Poulin etc.
Reconnaissez-vous de la parenté ?
(Corporation du Patrimoine de Beauceville)

madame arrête de chiâler, c'est juste un pois qu'elle a reçu de Ti-Pierre. "Spinner" la toupie dans la
t, jouer aux billes après le mur du Collège. Nager en petit chien (presque de la brasse), direct dans
lin. Le Platin. Rêvasser en faisant un petit lac de sauce sur ses patates. Amasser des collections de
billes, de cartons d'allumettes, de clous, de cennes noires, de joueurs d'hockey, c'est moins cher
les timbres-poste.

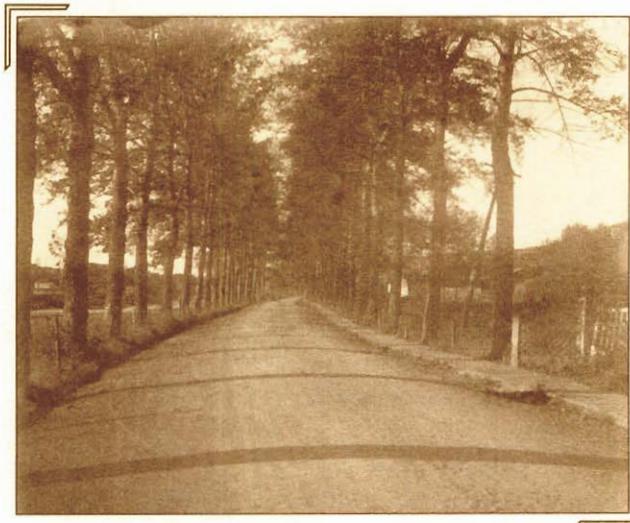
frères, ce soir, il y aura des vêpres comme à l'accoutumée... les résidents de la rive Ouest qui
devraient-ils payer une taxe spéciale, Messieurs les conseillers ? Soutanes, encens, volutes de
ares.

s d'être des adultes et de se prendre au sérieux !

Aurais-tu une tasse de sucre ?

À l'époque où le monde se parlait et se voisinait ! Échange de pâtés, de tartes, de sauce à spaghetti... Peu ou pas de télévision, peu de lecture de petites revues, mais beaucoup de bouches à oreilles, de voisinage de cordes à linge, de garage en établi. Un petit tour au magasin du village pour se renseigner un peu. Chaleur humaine. À l'époque des poêles à bois ventrus, nos mères portaient des "smocks, des dusters et des matinées". L'hiver, les "dépendances" ou placards de galeries servaient de réfrigérateurs.

De 1940 à nos jours, le jour et la nuit ? Trop, c'est comme pas assez ? La voisine, ce n'est pas madame chose-là !! Aujourd'hui, les nouvelles technologies telles internet nous permettent de naviguer dans le monde entier... tout en éprouvant de la difficulté à saluer notre propre voisin !



Vers 1930, l'entrée Sud de Beauceville-Est, le long de la Chaudière.
Trottoirs de bois et allées majestueuses d'ormes,
à l'orée du Bois des Amoureux.
(Fonds André Garant)

Pendant que M. le maire et M. le curé ...

Nos décideurs religieux et politiques sont bien sérieux. L'enfance se passe à glisser sur les fonds de culottes de cuir. La patinoire, c'est la rue. La rondelle, les pommes de route gelées. Les couloirs dans la neige, sentiers du bout du monde. Tunnels dangereux et invitants. Châteaux. Joues rouges.

À l'église, un De Léry se fait ensevelir dans le soubassement ; nous, les jeunes, on est éternel. À l'Hôtel de ville, le maire vote un nouveau règlement municipal... nous, on va faire une commission pour notre mère par le chemin le plus long et "bouetteux". Barrages de sable pour emprisonner l'eau dégoulinant sur le bord de la rue. Bulles d'imagination engourdies par des "crottes de fromage" et d'onctueuses beurrées de mélasse, lors de ces fébriles retours des classes ...

Décidément, les grandes personnes sont trop compliquées. Lumière rouge, lumière verte. Cachette, prêt, pas prêt, j'y vais... Cowboys et indiens dans le petit bois, derrière la maison. Les arbres, des amis. Lancer le poignard après le hangar, en rêvant de devenir un aventurier de l'Ouest américain !! Tirer des roches sur les pots de verre. Cueillir des papillons. Se patenter des "bazous", faire pétarader ses roues de vélo avec des paquets de cigarettes vides. Jouer au porte-feuille attaché à un fil de pêche et attrapper le 3^e voisin. Voilà nos politiques mises de l'avant pour le grand Beauceville, mesdames et messieurs.



Travaux routiers au centre - ville de Beauceville-Est,
le 24 septembre 1913.
(Fonds André Garant)



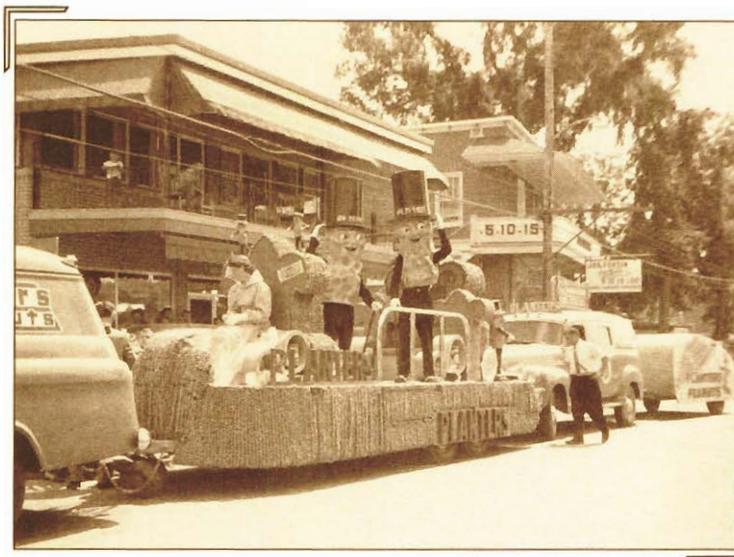
Vers 1942, devant l'Hôtel de Ville Est, bâti en 1935. Serait-ce des retraités de Jésus-Ouvrier?
1re rangée, Séraphin Bolduc, le curé Émery Pépin, Henri Lacombe, Josaphat Genest greffier, Patrick Veilleux, Marcellin Poulin etc.
Reconnaissez-vous de la parenté ?
(Corporation du Patrimoine de Beauceville)

Que la grosse madame arrête de chiâler, c'est juste un pois qu'elle a reçu de Ti-Pierre. "Spinner" la toupie dans la cour du Couvent, jouer aux billes après le mur du Collège. Nager en petit chien (presque de la brasse), direct dans la rivière du Moulin. Le Platin. Rêvasser en faisant un petit lac de sauce sur ses patates. Amasser des collections de bouchons de bouteilles, de cartons d'allumettes, de clous, de cennes noires, de joueurs d'hockey, c'est moins cher et plus "le fun" que les timbres-poste.

Alors, mes bien chers frères, ce soir, il y aura des vêpres comme à l'accoutumée... les résidents de la rive Ouest qui travaillent dans l'Est devraient-ils payer une taxe spéciale, Messieurs les conseillers ? Soutanes, encens, volutes de fumée de pipes et de cigares.

On aura bien assez le temps d'être des adultes et de se prendre au sérieux !

Air pur de l'enfance.



En juin 1962, sur la 1^{re} avenue de Beauceville-Est... quelle joie de recevoir Mister Peanut de la Compagnie Planters !
On ne veut pas rater les sacs "garrochés" par les mascottes et la reine.
(Collection privée Clément Jolicoeur)

Malvina et Adélarde

Adélarde Poulin à Théodore à Joseph et Malvina Roy à Joseph à Pierre ont élevé une famille de quinze enfants. Neuf filles et six garçons, nés entre 1938 et 1961. D'ailleurs, en mai 1959, les Filles d'Isabelle proclament Mme Poulin, mère de l'année. Le but avoué était de valoriser la femme au foyer dans la société.

De novembre 1949 à mars 1950, un événement malheureux marque la famille Poulin de dix enfants. Adélarde attrappe la diphtérie à son travail de Vallée-Jonction. Température, déglutition difficile, toux, saignements de nez occasionnels. Il fallut endurer la quarantaine.

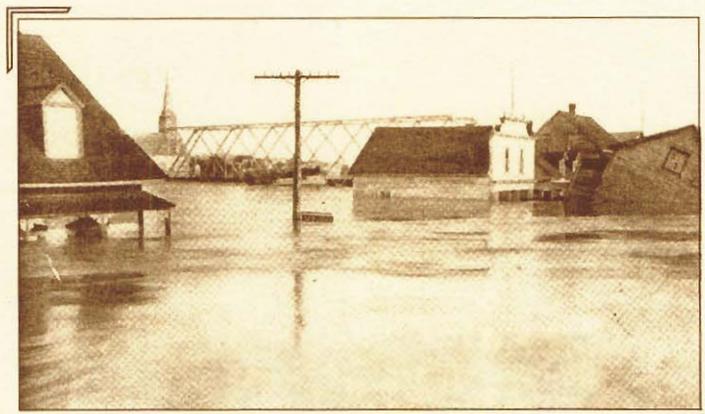
« L'épicière, le laitier et le boulanger devaient garder leurs marchandises sur la galerie, car personne ne devait entrer dans la maison, pour aucune considération.

Papa devait se lever à toutes les heures pour nous administrer nos médicaments. Le Dr Guimond et garde Blanche Poulin de l'Unité Sanitaire venaient nous injecter une piqûre de pénicilline. La maladie couvait et se propageait d'un enfant à l'autre. On en mourait souvent à l'époque. Ça été long ! Cependant mes jeunes parents ont fait preuve d'un courage hors du commun. Les gens se souviennent encore de cette période, on m'en parle encore », raconte Madeleine Poulin.

Le folklore des inondations

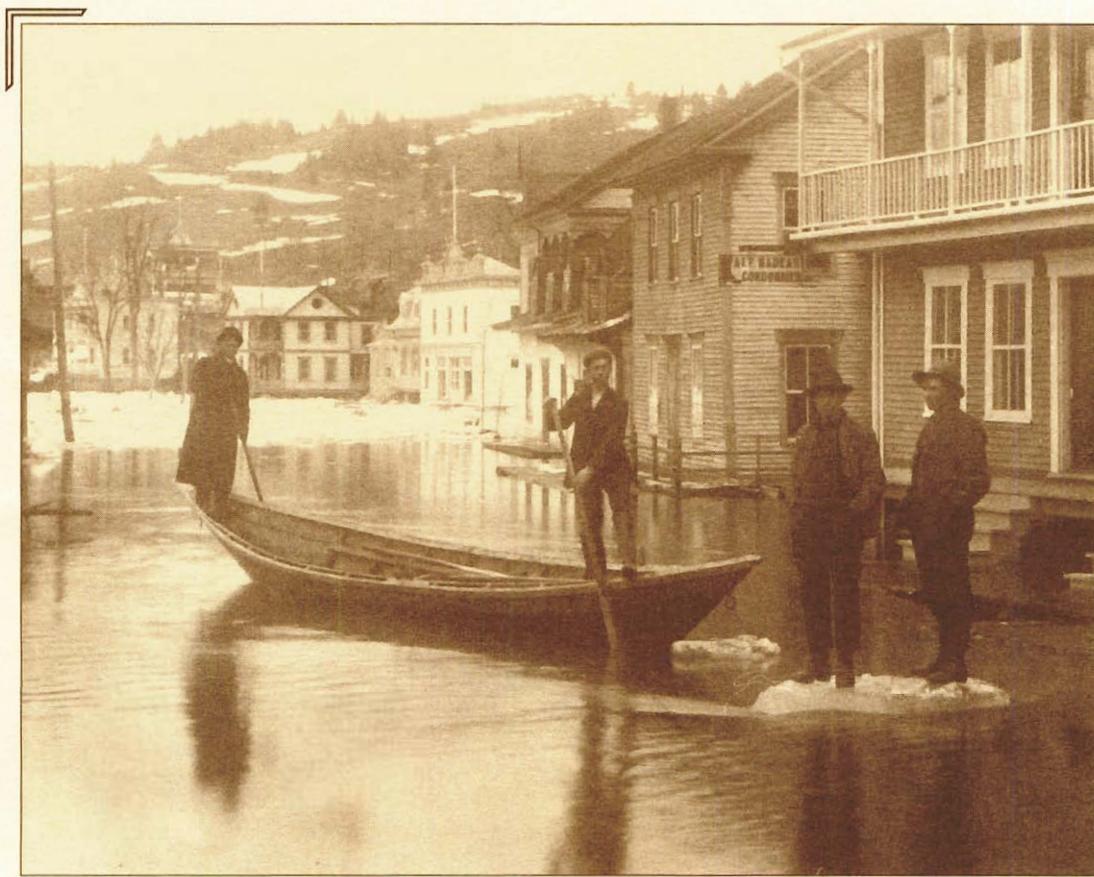
Les Beaucerons sont nés sous le signe de l'eau... La mesure sous les ponts. Les tirages sur le jour, l'heure, la minute, la seconde du départ du sapin sur les glaces. Les partys de débâcles et le gars saoul qui rit, les enfants qui s'amuse. Les estacades du Rapide de 1932 et les deux autres face à l'actuel Promutuel, véritables brise-glaces. Les ventes avant-pendant-après débâcles ! Les meubles déménagés d'avance au cas où... Les poissons dans la cave. Les canots sur le boulevard. La vase après les murs.

Les glaces oubliées au coin de la rue. Pas d'école. Les pompiers en alerte. Les photos- souvenirs souriantes... de rage !! Les "corps morts" sur la rivière. Les cascadeurs-photographes en cavale sur des glaces mouvantes. Les St-Georges "sont-y" dans l'eau, itou ? Sans doute que le poste de radio des années 1940, CHRC (800 kilocycles et bientôt 5 000 watts), informera la population beaucevilloise des menaces de la Chaudière.



La débâcle de 1917. À droite, la maison à demi-submergée de Pierre "Cadien" Thibodeau et celle de son frère Anselme à l'extrême gauche. (Patrick Doyon)

En avril 1884, pendant la rupture subite des glaces, la Chaudière atteint six pieds au-dessus du plancher de l'église de Saint-François. En juillet 1917, l'eau avait atteint le rez-de-chaussée des maisons riveraines. Bien oui, les deux tiers du pont couvert de 1927 de Notre-Dame s'est fracassé en 1928 sur le pont de Beauceville.



Une autre débâcle sur la 1re avenue à Beauceville-Est, celle d'avril 1927. Face à la Cordonnerie Alfred Nadeau, l'habitude installe une calme résignation sur les visages. Ces Beaucevillois semblent surgir du pays des ombres... la vie passe, nous aussi !

(Collection privée Clément Jolicœur)

Le Comité des Citoyens

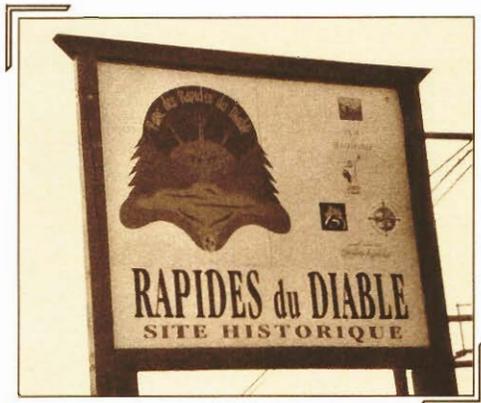
Le 10 mars 1977, en vue d'obtenir un nouveau pont à Beauceville, plus de soixante-quinze Beucevillois se regroupent en vue d'accentuer les pressions. Les membres fondateurs sont : **Jean-Paul Duchesne** président, Paul-Émile Fortin 1^{er} vice-président, Gaby Bolduc secrétaire-trésorier, et les directeurs Anita Fortin, Mario Mathieu, Gérard Boissonneault, Richard Garneau, Charles-Henri Toulouse et Wilfrid Jacques. Le 2^e vice-président, Armand Berberi et le directeur Alphonse Bolduc sont particulièrement actifs. La concertation de Beauceville donne un nouveau pont en 1980.

En 1981, initiateur du Parc du Rapide du diable. Une étude toponymique fut dressée la même année par André Garant. En 1983, on dépense 33 000\$ d'aménagement. En 1993, Soltex de Sorel de Georges Lacroix à Henri à Edouard cède à 1\$ le terrain du Rapide au Comité des Citoyens. En novembre 1998, le Comité remet le Parc du Rapide à la Ville de Beauceville.

Quel centre intéressant d'interprétation des inondations beucerannes et de l'histoire de l'or... ce serait ! Spectacle de sons et lumières... fouille archéologique possible en démonstration. Le Comité cesse ses activités en novembre 1999. Le 16 février 2000, la charte du Comité des Citoyens est dissoute.

Le parc se situe maintenant sur le territoire de la Ville de Beauceville, propriétaire. Parc récréo-touristique plein d'avenir : fouilles archéologiques commentées, etc.

Le Comité des Citoyens s'est aussi impliqué en s'opposant à la fusion des hôpitaux de la région. Demandes répétées pour arrêt obligatoire pour véhicules lourds au sommet de la côte de l'hôpital. Démarches pour la réfection de l'avenue Lambert Sud et de la côte du rang Raccourci. Autres interventions pour l'élargissement et l'asphaltage du tronçon de la route entre Beauceville et Notre-Dame-des-Pins. Pétitions pour conserver le bureau de poste du secteur Ouest.



(Fonds André Garant)

« Le Comité des Citoyens n'en était pas un d'opposition systématique au gouvernement tant sur le plan provincial que municipal », assure Jean-Paul Duchesne, en 2003.



Un dimanche au Rapide du diable. La famille de M. Mme Josaphat Genest (Marie-Anne Caron, modiste de chapeau) Un rendez-vous d'autrefois à la rivière. M. Genest est greffier de la petite cour et secrétaire-trésorier de Beauceville. (Corporation du Patrimoine de Beauceville)

partent de Lévis vers la Gaspésie. Un autre secteur du poste de Lévis allonge cinq lignes de transport régional vers les postes de Beauceville, de Bourget, de La Durantaye, de Montmagny et de la Chaudière. On alimente la région en abaissant, pour deux lignes, la tension de la ligne d'alimentation de 230 000 à une distribution normalisée de 25 000 volts aux poteaux de bois de nos rues à 240 volts pour nos appareils ménagers et 120 volts pour l'éclairage domestique.

La ligne de transmission électrique, alimentant le secteur Beauceville, provient de la Manicouagan, passe par les Bergeronnes et s'enlève sur Lévis ; de là, 181 km de ligne s'étirent de Lévis, en passant par le poste des Appalaches de Thetford pour enfin aboutir près de Sherbrooke au poste des Cantons.

En 2004, le poste de 735 000 volts de Lévis alimente celui de Beauceville en abaissant la tension à 230 000 volts. Au Québec, il existe une troisième catégorie de poste, soit celui de 315 000 volts. Une clientèle actuelle dynamique de 5654 clients est desservie par Beauceville, soit en tout ou en partie les territoires de : Beauceville, Saint-Alfred, Saint-Jules, Saint-Victor, Saint-Simon-les-Mines, Saint-Benjamin, Notre-Dame-des-Pins, Saint-Georges, Saint-Joseph-des-Érables, Saint-Joseph-de-Beauce, Saint-Odilon-de-Cranbourne, Saint-Edouard-de-Frampton, Saint-Prosper, Sainte-Rose.

Ainsi, au fil des ans, le poste de transformation de l'électricité de la 107^e rue de la station se situait en périphérie de l'ancien quartier industriel du Sud-Est de Beauceville, où se retrouvaient l'imprimerie L'Éclaireur en 1908 (J.T.Fortin habitait le 610, 9^e avenue de Léry), l'usine de chaussures Jos. Tanguay en 1925, etc.. Avec le temps, le parc industriel beaucevillois s'étendra à proximité de la nouvelle station électrique (dite Beauceville) du boulevard Renault Nord-Est. En 2004, réaménagé, le petit poste 140 dit Beauceville-Est se situe toujours sur la 107^e rue.

En 1911, la capacité de transformation électrique de la compagnie minière Les Champs d'or Rigaud-Vaudreuil du quartier de la gare de Beauceville représente moins de 1% de celle du poste de 2004 du boulevard Renault.

D'autre part, dans la décennie 1960, les joutes de hockey de la Ligue de Beauce, entre le P-H. Bernard de Beauceville et le Manoir Chaudière de Saint-Georges, demeurent mémorables. Souvenance de l'agitateur Gilles Bernier qui, prétextant le manque d'éclairage à Beauceville, arrivait parfois avec un fanal et simulait d'éclairer les coins de bandes d'une patinoire extérieure de Beauceville... allumant ainsi la rage des partisans du P-H. !

Des étudiants audacieux !

Course à l'exploit ? Taisons les noms des protagonistes... par respect pour leurs cheveux blancs. Il y a plus de quarante ans, dans une certaine classe de secondaire, trois rigolos décident de pique-niquer en classe, à l'insu de leur lunatique de prof.

Ces presque personnages de vaudeville ont créé la première chaîne d'alimentation à Beauceville. L'un fournissait les pains hot-dogs et l'autre les saucisses chaudes à même un thermos. Le dernier membre du trio infernal sirotait une grosse bière, camouflée dans son pupitre. Une classe active, des cours intéressants.

D'autre part, un jeune professeur a déjà été interrompu dans ses cours par de vieux enseignants "vlimeux", littéralement et subitement propulsés en pleine classe sur un cheval d'arçon ! Dans ce temps-là, une étudiante jalouse n'hésitait pas à se battre avec une rivale, aussi en amour avec le même gars.

Autres temps, autres mœurs. Dans le bon vieux temps, ça se passait pas de même...

Le 29 avril 1930, la Shawinigan Water and Power (1^{er} barrage en 1898) semble avoir acheté la St-Francis de Beauceville. En 2004, Patrick Testeau, conseiller aux archives d'Hydro-Québec, fait remonter à 1933 la construction du "sous-poste" de Beauceville, selon l'expression anglaise *substation*. En 1950, probablement sur le même site, la Shawinigan Water and Power bâtit un nouveau *poste de transformation de l'électricité*, toujours sur la rue de la station à Beauceville-Est.

En 1937, bien au courant, l'homme d'affaires Édouard Lacroix (1889-1963), grand-père de Marcel Dutil *Canam-Manac*, se réserve le pouvoir hydroélectrique éventuel sur la rivière Chaudière, au Rapide du diable de Beauceville, et sur la rivière Saint-Victor dite Le Bras.

Plus tard, la 107^e rue de Beauceville est toujours le site d'un poste de transformation de l'électricité. En février 2004, Chantal Fecteau se rappelle :

« En 1952, mon père, Laurent Fecteau, est venu occuper un emploi d'opérateur à cette station. Armand Boily y était déjà. Nos familles habitaient à proximité du poste, dans deux maisons louées à la Shawinigan ; ces dernières ont été déménagées et sont aujourd'hui la propriété de Marc Giguère et de Rock Plante, plus haut sur la 107^e rue. À l'époque, il y avait des tableaux de surveillance dans les maisons de la compagnie ».

En 1963, vers le début de la nationalisation québécoise de l'électricité, le poste de la 107^e rue fut automatisé. En 1965-1966, l'ancien chef de police de Beauceville en 1956-1957, Denis Bourque à Alfred, fut nommé caporal par Hydro-Québec, lors de la construction de la nouvelle 'station' du boulevard Renault Nord-Est, vers le parc industriel actuel. Le terrain était une partie de celui de Charlemagne Boucher, acheté par Hydro vers 1963. La surveillance du chantier de construction était aussi l'affaire de Laval Caron, de Roméo Jolicoeur de Beauceville et de Marc-Aurèle Lessard à Dominique de Saint-Victor, entre autres. Monsieur Bourque, dont le père Alfred est né en 1890 à la Punaise de Saint-François-de-Beauce, se souvient des travaux de l'été 1965 :

« Le niveau dit "transit" était pointé par Rosario Poulin, aidé de son garçon Bernard. Hydro avait aussi engagé deux résidents de Thetford-Mines. Les autres employés temporaires furent Adrien Goudreault qui creusa un puits artésien, Rock Poulin à Paul à Fortunat de Saint-Georges-Ouest posa le fer, Georges Grenier à Edmond de Saint-Georges installa le plafond suspendu à la petite bâtisse.

Les deux transformeurs de 69 KV furent tirés du train aux plates-formes de ciment par Henri-Louis Dulac et trois tracteurs. Un dénommé Arnaud fut aussi employé. Des travaux sporadiques durèrent environ trois ans, car Cécilien Paré fut aide de son beau-père Charlemagne Boucher, qui y travailla à l'été 1968. Un inspecteur de Québec, un dénommé Bilodeau, venait faire rapport à l'occasion. Les engagés d'Hydro furent transférés à la Manic, de l'été 1966 à Noël de la même année.

En passant, en 1957, quand j'ai laissé mon emploi de chef de police à Beauceville, ce n'est pas parce que le conseil de ville ne me payait pas les douze sous d'essence au mille de mon auto de patrouille (une Météor '56, achetée 2550\$, taxes incluses). C'est plutôt qu'en '57, je fus engagé à Labrieville sur la Bersimis ».

Les responsables du poste, nouvellement inauguré, furent Laurent Fecteau, Roland Beauchesne et deux personnes de la Côte-Nord, dont un certain M. Baril. En 1969, le poste de Beauceville est automatisé à son tour. Passent les années...

En 1989, Hydro-Québec prévoit investir environ 60 millions de dollars dans la construction d'un poste à 735-230 kilovolts près de Thetford-Mines, poste dit des Appalaches, afin de résoudre les problèmes de tension, dus au vieillissement des équipements du secteur de Beauceville (Le Soleil, 9 avril 1989). La mise en service est prévue pour 1995. Avec l'ajout d'équipements à Lévis et aux Cantons, le projet se chiffre à 407 millions de dollars.

La nouvelle ligne à 735 kv, qui suit en bonne partie le parcours des lignes à 230 kv, permet d'éviter de construire 85km de lignes à 230kv, entre Lévis et Beauceville. De Lévis, repartent quatre lignes de 735 kv vers les Appalaches, les Laurentides et Nicolet. On n'abaisse pas la tension, elle est tout simplement redistribuée. Quatre autres lignes

Le 2 juin 1904, Beauceville accède au statut de première ville en Beauce ! Dès le 30 juillet 1904, on installe deux lumières de trente-six chandelles (40 watts) aux extrémités du pont. Le 19 novembre 1904, le conseil loue le 2^e étage et une partie du rez-de-chaussée de la propriété du sénateur, le Dr Joseph Godbout : cinquante dollars par année, « avec en sus les frais de chauffage, d'éclairage et de nettoyage ». Cette maison se situe avenue Lambert, face à la rue Saint-Charles. Le 5 mai 1906, la salle du conseil de ville est enfin éclairée adéquatement ; de rigolos contribuables "mémèrent" que le conseil de ville sera plus allumé. À cette époque, Beauceville porte fièrement son titre de métropole de la Beauce.

Jetons un coup d'œil vers Saint-Georges... En 1909, *La Cie d'électricité Saint-Georges* semble être la première entreprise hydroélectrique georgienne. Elle se situe à la hauteur de la rivière Stafford et est la propriété de Thomas Lessard (1856-1923); une dynamo développe 450 forces. Cette génératrice pèse 25 000 livres. Le barrage s'étire sur une longueur de 465 pieds d'Est en Ouest, a une hauteur de dix pieds et dix pieds d'épaisseur à la base, quatre pieds à la tête. À la mort de M.Lessard, Gédéon Gagné s'en porte acquéreur. Jusqu'en 1924, pour continuer l'opération du barrage, la succession Gagné s'en remet à Éleucippe Lessard (1884-1966) et Eudore Lessard.

Par contre, en aval de Saint-François-de-Beauce, « à Sainte-Marie, le 5 décembre 1898, *La Cie électrique de la Beauce* demande au conseil mariverain la permission de poser la lumière électrique dans le village ». André Lacroix, Edouard Théberge et J.H.Lessard en sont les co-actionnaires.

Revenons à Beauceville. En 1909, sur 70 000 acres, la compagnie montréalaise *The Dominion Gold Fields of Canada* achète tous les droits miniers de la seigneurie De Léry de Beauceville. Les travaux commenceront sur la rivière des Meules et l'aménagement d'une digue au Lac Fortin de Saint-Victor débute. En 1910, cette entreprise minière change de nom et, en 1911, *Les Champs d'or Rigaud-Vaudreuil* opère une centrale électrique, près de la gare de Beauceville.

Deux chaudières à vapeur Goldie McCulloch y développent 220 chevaux au total (système Jérôme Whellock) et actionnent une dynamo de 150 kw. Le diamètre de la roue d'entraînement fait quinze pieds. Une ligne de transmission en cuivre de 8 000 pieds de longueur conduit le courant électrique sous une tension de 2 200 volts, réduit par un transformateur à 440 volts. L'outillage de la compagnie s'avère le seul du genre à l'Est du Yukon. « La compagnie possède son propre système d'éclairage et son service particulier de téléphone entre les divers chantiers en opération ». Cette compagnie ferme ses portes le 8 novembre 1912. Les années passent.

En date du 7 avril 1925, les archives municipales de Beauceville dévoilent une résolution du conseil qui accorde à la **St-Francis Water Power Company Energy Electric** :

« ... une franchise de dix ans pour l'installation des appareils électriques nécessaires à la transmission et à la distribution du courant électrique requis pour les fins d'éclairage domestique et industriel ».

En février 2004, petit-fils d'Henri-Louis Gagnon (député libéral provincial de Frontenac de 1931 à 1935 et de 1939 à 1944), fils de Benoît Gagnon (Gagnon Électricité et fils Inc.), Michel Gagnon raconte :

« Mon grand-père maternel, David Veilleux à Félix, est décédé le 24 juin 1932 à 74 ans. Avec la St-Francis, il fut un pionnier de l'électricité à Beauceville. En effet, vers le début du XX^e siècle, il aurait reçu par le train une génératrice à essence de marque Westinghouse.

Son petit poste électrique se situait sur l'actuelle 107^e rue de la station (ancien site de la Cie minière *Les Champs d'or Rigaud-Vaudreuil* ?). Mon grand-père Veilleux habitait une belle maison de l'avenue Lambert Sud-Ouest (maison actuelle de Jean Pomerleau) ; il était marié à Virginie Stold, de descendance belge, mais de Hartford, au Connecticut. Ils vécurent aussi à St-Paul, au Minnesota ».

Le 17 juillet 1925, la municipalité de Sainte-Marie accorde aussi un permis de dix ans à la St-Francis :

« ...pour les particuliers, taux de dix sous le kw/heure, avec minimum d'un dollar par mois ; pour les rues, entre 30 et 50 lampes de 100 watts, éloignées de 300 pieds en moyenne, au prix de 21 dollars par lampe. (...) », rappelle l'historien Honorius Provost.

Tony Massarelli a beau sussuré en chansons ses peines d'amour larmoyantes, c'est l'école demain ! Le cours classique existe encore... jusqu'au samedi après-midi. La 7^e année, toujours au programme. Pas de chevauchement de degrés au secondaire. Nombreux les "drop-out" après la 9^e année. Pas de régionalisation. Pas de prêt-bourse gouvernemental.

Pas riche, pas pauvre. Petit Coke à 10 cennes, chips à 5 sous, sorties de fin de semaine à 3\$ en poche. Les rares salaires à 100\$ par semaine !

Albums de photos jaunies, sourires de l'enfance envolée. Grands-parents, papa et maman. Que sont devenus les amis d'enfance ?

Le futur, c'est ici et maintenant !!

Le Taon à Dâvi à Louis à Got

• Mon père, J.Dominique Bernard à Joseph, est devenu maire de Beauceville-Ouest en 1958-1959. Le soir des élections, les supporteurs de papa viennent fêter à la maison. Mon petit frère Jean-Pierre participe activement au party et imite les mimiques d'Elvis... il passe le chapeau et amasse une petite cagnotte ! Dans la veillée, maman Yvette vient nous coucher dans la chambre à lits jumeaux. Excités par tant de brouhaha, nous mêlons chapeaux et manteaux sur les paterres. Notre plaisir était de deviner la rage des invités tout empêtés à la sortie de notre maison...

Papa avait un caractère bouillant ! Gérant du Bureau de l'Assurance-Chômage à Saint-Georges, des chômeurs de Beauceville envahissaient fréquemment la maison à des heures pas toujours agréables. Le Taon à Dâvi fulminait !! », ricane, 45 ans plus tard, sa fille Louise de Québec.

Successeur du maire Napoléon Loubier, M.Bernard fait équipe avec Victor Bolduc, Ernest Longchamps, Anicet Busque et Armand Berberi. En 1958, Charles-Eugène Rancourt est secrétaire-trésorier, Henri-Louis et Victor Poulin sont policiers, Armand Poulin pompier.

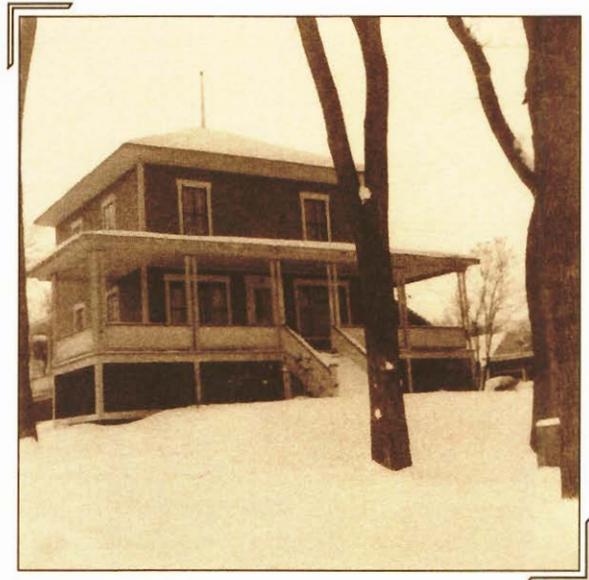
Yeah, let's twist again

Tout simplement, les années '60. Le Rock and Roll en prend un coup sur la gueule ! Pour se reposer, on danse (!) des "slows" collés. On n'aura probablement jamais 20 ans...

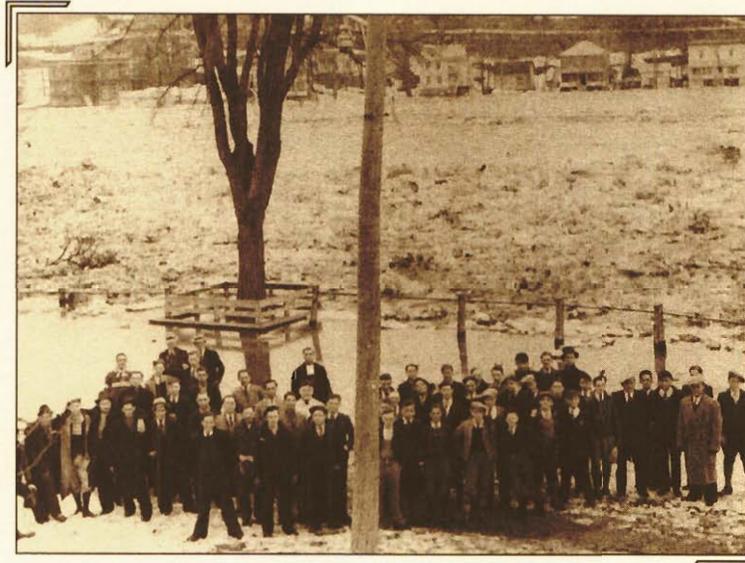
Fanal, lampe et électricité ...

Avant le monopole de l'électricité, les libéraux d'Adélar Godbout créent Hydro-Québec en 1944. Plus tard, en 1963, les libéraux de Jean Lesage nationalisent officiellement l'hydroélectricité québécoise. Entre ces deux périodes, le chef de l'Union Nationale, Maurice Duplessis, ridiculise les "rouges" avec ses débuts de discours à l'emporte-pièce :

« Électeurs, électrices... électricité ! ».



La résidence du futur maire de Beauceville-Ouest,
J. Dominique Bernard.
Décembre 1955, avenue Lambert.
(Fonds Louise Bernard)



La rive Ouest de Beauceville n'est pas toujours épargnée de la crue des eaux.
 Le 20 mars 1936, en pleine crise économique, la Chaudière se fait vorace.
 Face à la future Polyvalente Saint-François,
 on lui tourne le dos, mais elle prend toute la place.
 (Collection privée Clément Jolicoeur)

Les années 1950-1960

La langue, la religion, l'agriculture et la famille sont des valeurs sûres qu'il ne faut pas trop bousculer. La période traditionnelle qui précédait ces décennies imposait respect et... changements ! La mentalité s'ouvre sur un monde en ébullition. Le scolaire, les sports, la mode, la politique, les pratiques religieuses sont secoués.

Ici, la largeur actuelle du boulevard Renault n'existe pas encore. Le Collège du Sacré-Cœur trône toujours sur la piste d'athlétisme de la Polyvalente. Le vieux pont Fortin enjambe encore la rivière. Le nouvel hôpital ne sera annexé au Foyer qu'en 1964. Le Cinéma Rex n'a pas passé au feu. Le Théâtre Beauceville occupe toujours le 2^e étage de l'Hôtel de Ville. Le Manoir des Ormes de Maurice et Gilles Grondin amuse les Beaucevillois. Le Café Trois Cents du taxi Aimé Mathieu...

En 1954, un service d'antennes dessert la TV naissante à Beauceville. Tu es majeur à 21 ans seulement ! Pas de Beauce-Nord, une seule grande Beauce. Ford, Chevrolet, Chrysler, pas de petites autos importées. En début des années '60, le curé Ferland mène la paroisse avec vigueur. La fusion de 1973 n'est pas consommée, deux villes, une île... Les bleus de Diefenbaker occupent le pouvoir fédéral jusqu'en 1963. Au Québec, l'équipe du tonnerre de Jean Lesage fait fureur.

Petite communion, chapelet en famille, l'Angélus, la communion sur la langue, la messe en latin, fêtes quotidiennes des saints, clergé en soutane, sermons sur l'enfer, neuvaines à notre bon saint Joseph, scapulaires, missels et médailles... Mgr Maurice Roy, Maurice Duplessis et Maurice Richard de la sainte flanelle : le tour du chapeau ! Bientôt le P.-H. Bernard au hockey de la ligue de Beauce contre son éternel rival, le Manoir Chaudière de Victor Loubier.

Cheveux longs à la Beatles, moustaches précoces, la danse hebdomadaire de l'équipe de Simon Mathieu à l'école Saint-François. Amourettes éphémères. Les groupes musicaux yéyé : les Sultans, les Hou-Lops, César et les Romains, les Habits Jaunes, les Gants Blancs. On danse le Kangourou, le Monkey, le Twist, le Jerk, le Cha-Cha, le Ska, le Ya-Ya, la Samba, le Limbo et le Rock... les Matelots de Saint-Georges, les Seigneurs, les Faucons de La Guadeloupe, les Bisons Blancs et les Saphirs de Jean-Yves Fontaine de Beauceville. Un groupe de jeunes "groupies" beaucevilloises dites « Les Cosaques » ratissent les salles de danse et vivent le tourbillon stimulant des babies-boomers teenagers... Dans ce temps-là, l'américanisation télévisuelle bouffe la jeunesse : l'émission du samedi, "The American Band Stand", with Dick Clark, grise les jeunes !

Nous découvrons de nouveau l'entraide,
Cette entraide si nécessaire à notre survie.

Nous découvrons à nouveau l'amitié,
Cette amitié sans laquelle rien ne serait possible.

Nous découvrons de nouveau le courage,
Ce courage qui devient une rage de s'en sortir coûte que coûte.

Nous découvrons de nouveau la sympathie,
Cette sympathie qui se transmet par des regards, des gestes et des paroles.

Nous découvrons de nouveau l'espoir,
Cet espoir si nécessaire à la remise en marche de nos projets.

Nous découvrons de nouveau la persévérance,
Cette persévérance qui nous convainc que demain sera encore meilleur.

Nous découvrons de nouveau la collaboration,
Cette collaboration si essentielle à la réalisation d'une tâche collective.

Nous découvrons de nouveau nos fragilités,
Ces fragilités qui, appuyées les unes aux autres, deviennent forces.

Nous découvrons de nouveau que la solitude n'existe pas,
Cette solitude qui mord les entrailles dans le malheur.

Rivière Chaudière, nous te respectons.
Tu es un géant qui dort et dont nous craignons la colère.
Ton courroux printanier n'a d'égal souvent que ta quiétude estivale.
Ta récente ire restera longtemps gravée dans notre souvenir,
Mais la solidarité et le courage de tes riverains et riveraines
Se transmettront de génération en génération.
Leur apparente reddition sans condition
Se transforme rapidement en éclatante victoire.
Cette solidarité et ce courage plus grands que ta colère
Ont contribué dans une large mesure à développer
Notre ténacité et notre entrepreneurship si louangés un peu partout...
Voilà le miracle beauceron... !

Rivière Chaudière, où est ta victoire... ?

En 1928, « pour se rendre à l'église, on taille à la hâte des sentiers dans la glace de 4 à 12 pieds d'épaisseur ». Le 8 avril 1954, l'eau monte à 13 pieds après l'échelle peinte sur le quai du pont. Joyeux Noël 1957 !! Au centre-ville de Beauceville, l'Île-aux-raisins et l'Île-aux-vaches sont-elles rendues à Saint-Joseph ? À qui le bœuf "égarouillé" et le Chevrolet '57 sur mon terrain ? "Y" paraît que les hosties flottent dans la sacristie... Il y a de l'eau dans la cave.

Le 7 avril 1991, plus d'un million de dollars de dommages à Beauceville. En 2003, Saint-Georges a son barrage rétractable pensé par Jacques Pinon il y a 40 ans ; en 1986, le Comité de Citoyens de Beauceville jongle avec l'idée d'un barrage en vue d'aménager une nappe d'eau récréative. À l'automne 2003, Sainte-Marie se penche à nouveau sur un tel projet.

Aujourd'hui, on se divertit sur l'Île Ronde de Beauceville.

Rivière Chaudière où est ta victoire... ?

Suite à une autre inondation dévastatrice, lisons un texte de la plume poétique de **H. Marcel Veilleux**, en date du 7 avril 1991 :

« Cette date fatidique restera longtemps gravée dans la mémoire des Beaucerons et Beauceronnes. Bien des lunes passeront avant que les souvenirs ne commencent à s'estomper. Bien des baumes seront nécessaires pour panser les vieilles blessures. De 1957 à 1991, trente-quatre années se sont écoulées ».

Au cours de ces longues années, tu as eu bien sûr quelques sautes d'humeur.
Mais en général, tu as été d'une certaine tranquillité jusqu'à... très récemment...
Avais-tu peur que les Beaucerons et Beauceronnes t'oublient ?...
Voulais-tu te rappeler à leurs bons souvenirs... ?
Ta colère a dépassé la commune mesure.
Tu nous a fait mal et nous t'en voulons un peu...
Tu aurais pu attendre des années meilleures pour nous porter ce dernier coup.

Le lendemain de tes frasques, nos villes ressemblent à un champ de bataille.
Les combattants ont déserté.
Les vitrines sont fracassées.
Les lampadaires jonchent nos rues à travers d'autres débris.
Des résidences ont été saccagées sans aucune retenue.
Ton eau boueuse et sale stagne un peu partout.
Voilà le spectacle désolant qui s'offre à nos yeux incrédules.
Peu à peu cependant, le courage remplace le découragement.
Les manches se retroussent.
L'énorme tâche, tantôt insurmontable, devient un défi à relever..
Les balais, les brosses et les pompes font leur apparition.
Les amis (es), les parents et les voisins (es) arrivent.
On lave, on brosse, on récuré, on nettoie.

Des gens, qu'on ne connaît pas ou si peu,
S'offrent spontanément pour aider aux relevailles.

Des gens, qui nous étaient indifférents jusqu'alors,
Présentent tout à coup des épaules sur lesquelles s'appuyer.

Des gens, que nous pensions être parfois des ennemis,
Deviennent soudainement des ressources appréciées.

Nous découvrons de nouveau la solidarité,
Cette solidarité légendaire des Beaucerons et Beauceronnes.

La passion du patrimoine

Pour la plupart, les collectionneurs sont animés du goût de sauvegarder le passé et même de le faire revivre par des recherches historiques et parfois par des expositions. Par exemple, **Roland Poulin à Adélarde** possède toute une série d'objets fabriqués par la Céramique de Beauce ; entre autres, il a aussi un magnifique volume de poésie de William Chapman.

Née en 1939 à Saint-Alfred, retraitée depuis quelques années, **Raymonde Toulouse à Marie-Louis** à Alphonse n'en est pas moins occupée. Un des passe-temps préférés de cette Beauceilloise est la conservation du patrimoine familial. Mariée à Joseph Poulin à Absolon à Fortunat à Isaïe, elle garde jalousement tout un arsenal d'objets qui respirent la vie des Poulin "Lazi" et des Cressac dits Toulouse.

Toute une série de contrats datant du XIXe siècle sont protégés par des feuilles de plastique et classés chronologiquement. Dans une chambre propre, un mobilier antique familial a été décapé avec soin. De beaux vases ornés de fleurs séchées enjolivent la pièce. Au mur, Madame Poulin a peint avec art une scie qui reprend vie. Toute la chambre respire et évoque avec goût le passé familial.

« Mon mari Joseph est comme moi, il aime beaucoup s'entourer de vieux objets qui ont de l'expérience. Ça jase, ces affaires-là, c'est nous autres ! » lance Mme Joseph Poulin.

Les Poulin sont bien fiers car un de leurs enfants, Daniel, aujourd'hui âgé de 42 ans, continue de cultiver la terre ancestrale :

« Nous aimons beaucoup nos enfants Julie et Sylvio. Côté patrimoine de famille, Daniel a pris en mains notre terre, voisine du Bras. Depuis **plus de 235 ans**, cette terre appartient à notre lignée. Ce serait aussi très agréable de voir un de nos petits-enfants reprendre plus tard ce bien familial. Nous sommes fiers de nos racines », confie Mme Toulouse-Poulin.

« La tradition orale familiale a toujours dit qu'il n'y a toujours eu que des Poulin sur notre ferme. Mon père Absolon a eu la terre de son père en 1919, en se mariant. Moi je l'ai reprise officiellement en 1958 et mon gars a pris la relève en 1984 », se réjouit Joseph Poulin, un 100% Beauceville !

Vers 1740, le rang Bord-de-l'eau Nord-Ouest, à proximité de la rivière Le Bras, a été le cœur de la colonisation de la seigneurie Rigaud-Vaudreuil dite de Saint-François. En 1771, le chemin du roi passe dans le "sentier de sauvages", longeant la Chaudière. En 1779, **Charles-Amador Doyon** a déjà une vieille maison de 40 pieds par 20 de largeur (évaluée à 180 francs) et une grange de 40 de longueur plus une grange de 30 pieds de longueur, le tout sur 24 pieds de largeur.

La maison actuelle de **Françoise Rodrigue à François** dit "Gros" à Paul à Jules daterait de 1792 et aurait été déménagée du bord de la Chaudière au coteau en 1918 par Alfred Bolduc qui vend à l'automne 1925 à "Gros", qui la "remouve" en 1937. Le 9 mars 1815, Godfroid Bernard se porte acquéreur d'une terre au ruisseau Bernard ; **Alain Bernard** à Roland à Charlemagne n'est-il pas de la 7^e génération de la famille à posséder cette terre ancestrale ? **Rémi Bolduc à Lucien** à Augustin est de la 8^e génération sur la ferme familiale qui date probablement du 15 août 1793.

Au XVIIIe siècle, deux pionniers de Saint-François deviennent propriétaires dans la seigneurie Aubin de l'Isle, au secteur Est de Saint-Georges. De 1764 à 1789, Charles Doyon acquiert le fief Saint-Charles-de-la-Belle-Alliance, soit 54 arpents de Saint-Côme à Jersey Mills à Saint-Prospère. Quant à **Jean Rodrigue**, il achète de 1754 à 1773, le fief Sainte-Barbe-de-la-Famine.

D'autre part, le 19 mars 1771, une pétition des habitants des trois seigneuries de la Nouvelle-Beauce est adressée à Théophile Cramahé pour l'ouverture d'un chemin entre Saint-Henri et la Nouvelle-Beauce (French register, letter G page 205 18th february 1778)... les marques de Jean Rodrigue, **bailli**, et de **Jean Busque, sous-bailli**, de Saint-François y apparaissent. En 1771, **Joseph Fortin** est **bailli** de Saint-François-de-Beauce, un territoire de 359 perches ou 35 arpents 9 perches.